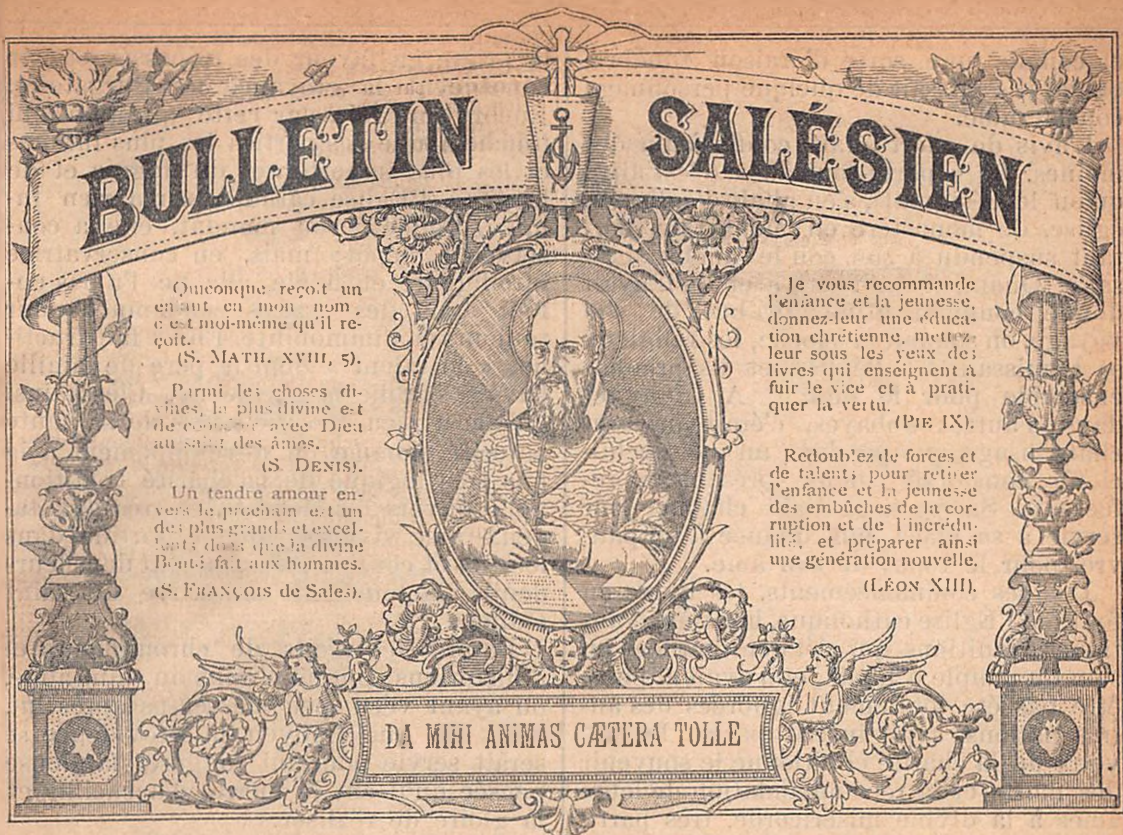




Quiconque reçoit un
enfant en mon nom,
c'est moi-même qu'il re-
çoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses di-
vines, la plus divine est
de commercer avec Dieu
au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour en-
vers le prochain est un
des plus grands et excel-
lents dons que la divine
Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).

Je vous recommande
l'enfance et la jeunesse,
donnez-leur une éduca-
tion chrétienne, mettez-
leur sous les yeux des
livres qui enseignent à
fuir le vice et à prati-
quer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et
de talents pour retier
l'enfance et la jeunesse
des embûches de la cor-
ruption et de l'incrédulité,
et préparer ainsi
une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XX^e ANNÉE — N^o 11 235

Paraît une fois par mois.

NOVEMBRE 1898

LE NOUVIÈME CENTENAIRE DE LA FÊTE DES MORTS ⁽¹⁾

L'ORDRE de Saint-Benoît s'était toujours distingué, depuis ses commencements, par sa piété envers les défunts. Les nécrologes des principaux monastères témoignent, sous la forme la plus touchante, de l'union des cœurs et de la communauté de prières qui rapprochaient les uns des autres les chrétiens de race et de patrie différentes. Chaque fois qu'un moine mourait, son décès était annoncé aux églises et couvents associés, dont on sollicitait des prières pour le défunt. Ces lettres d'avis étaient écrites en tête d'une bande de parchemin enroulée autour d'un cylindre qu'on appelait « le rouleau des

morts. » D'ordinaire, la formule en était très simple : « Un tel, enfant de notre » Congrégation, est mort : nous conjurons tous les fidèles engagés dans la » vie religieuse d'intervenir pour lui au » près de Dieu. »

Parfois aussi, à cette brève mention, étaient ajoutés des détails biographiques

(1) Le 2 novembre prochain marquera le neuvième centenaire de l'établissement de la fête des Trépassés par saint Odilon, abbé de Cluny. Des cérémonies pleines d'intérêt auront lieu à cette occasion dans la ville de Cluny pendant l'Octave des Morts. Nous mettons volontiers sous les yeux de nos lecteurs quelques fragments de la lettre pastorale par laquelle S. E. le cardinal-évêque d'Autun annonce ce centenaire aux fidèles de son diocèse.

et comme une sorte d'oraison funèbre, quand il s'agissait de quelque personnage considérable.

L'avis de mort était confié à un des moines. Le « porte-rouleau » (c'est ainsi qu'on le désignait), s'en allait d'église en église, de monastère en monastère, portant suspendu à son cou le funèbre message. Quand il était arrivé et qu'il avait donné communication du but de son voyage, on sonnait la cloche, les religieux se réunissaient à l'église et ils priaient ensemble pour le défunt. A Cluny et dans d'autres abbayes, c'était un touchant usage que pendant un mois, celui-ci fût considéré comme présent au réfectoire. Sa portion était chaque jour servie à sa place, puis donnée à un pauvre, pour le repos de son âme.

Dès ses commencements, les livres en font foi, l'Église catholique, héritière d'antiques traditions qui s'étaient gardées au sein du peuple d'Israël, et n'avaient peut-être pas été totalement ignorées des autres nations, avait inscrit parmi les devoirs de la charité chrétienne le souvenir des morts et la recommandation de leurs âmes à la divine miséricorde, très particulièrement au moment si propice où le sacrifice de l'autel renouvelle dans sa mystérieuse efficacité le sacrifice du Calvaire. Saint Augustin, saint Ambroise, Tertullien, saint Cyprien, d'autres Pères encore, soit en Occident, soit en Orient, contiennent sur ce point les témoignages les plus formels.

Les diverses liturgies rédigées pendant le premier millénaire de l'ère nouvelle, avaient donné à l'accomplissement de ce devoir une forme précise et consacrée. Ainsi, un antiphonaire dressé pour l'église de Metz par le savant liturgiste Amalaire, au neuvième siècle, contient un office des morts qui venait immédiatement après celui du commun des Saints.

A une époque de beaucoup antérieure, les sacramentaires des papes saint Grégoire le Grand et saint Gélase (sixième et cinquième siècles), renferment des prières pour les défunts, qui se retrouvent presque intégralement dans les bréviaires et les missels publiés par la sainte Église romaine. Ces faits et beaucoup d'autres encore qu'on y pourrait ajouter, sont une réponse victorieuse à ceux qui se fondent sur la date relativement récente de l'institution clunisienne pour taxer d'innovation inconnue au christianisme primitif

la prière en faveur des trépassés, et par conséquent la croyance au Purgatoire. Encore une fois, sur cette question qui touche à une des parties les plus intimes et les plus importantes du dogme et de la piété, l'Église catholique n'a rien innové. Fidèle à son mandat, elle a conservé le dépôt; mais, en conservatrice intelligente et fidèle, elle ne l'a pas enfoui dans des usages condamnés pour toujours à l'immobilité. Elle a fait fructifier « le talent » dont le père de famille l'avait établie la gardienne. C'est ainsi qu'elle a reçu et sanctionné de sa haute autorité, comme un développement à la fois très logique de la charité traditionnelle envers les défunts, et très avantageux aux vivants, qu'elle fortifie dans leur foi et console puissamment dans leurs deuils, la touchante initiative de saint Odilon.

D'après les récits de chroniqueurs et d'historiens contemporains du saint abbé, ou ayant vécu peu de temps après lui, voici de quel moyen la Providence se serait servie pour lui suggérer la pieuse pensée qu'il eut le mérite d'accueillir et la gloire de réaliser.

Un pèlerin originaire du Rouergue revenait de Jérusalem. Obligé par la violence des vents et le mauvais état de la mer d'aborder, soit en Sicile, soit aux environs de Naples, il eut l'occasion de voir un ermite qui passait sa vie dans une caverne voisine du rivage. Celui-ci raconta au voyageur que souvent, dans le voisinage de l'ancre qui lui servait de refuge, on voyait des flammes sortir de terre; puis, retentissaient des clameurs étranges au milieu desquelles le solitaire avait cru entendre des voix qui prononçaient le nom des moines de Cluny et parlaient du crédit dont ils jouissaient auprès de Dieu par leurs prières, leurs jeûnes, leurs aumônes pour soulager les âmes soumises aux rudes expiations du Purgatoire.

Apprenant que son visiteur était Français, l'ermite lui demanda de ne pas rentrer dans son pays natal avant de s'être rendu à Cluny, et d'avoir invité l'abbé du monastère à faire encore plus d'œuvres de piété et de miséricorde, afin de secourir et de délivrer un plus grand nombre d'âmes.

Le pèlerin s'acquitta du message dont il avait été chargé. Parmi les moines qui entendirent son récit se trouvait Jo-

tsald, disciple et historiographe de saint Odilon.

Il atteste que cette relation fut accueillie par la communauté « avec grande admiration, joie de cœur, actions de grâces, et que, tout aussitôt, il fut décidé » que l'on multiplierait les prières, les aumônes et autres bonnes œuvres, afin de procurer aux défunts le repos éternel. »

C'est à la suite de cette communication que saint Odilon porta le fameux décret en vertu duquel il prescrivait à tous les monastères placés sous sa juridiction de faire le 2 novembre, au lendemain de la fête de tous les Saints, la commémoration générale de tous les fidèles qui reposent en Jésus-Christ.

En voici la traduction : « Il a été décrété par Odilon, à la prière et du consentement de tous les frères que, de même que dans toutes les églises de la chrétienté on célèbre au 1^{er} novembre la fête de tous les Saints, de même on célébrera, dans toutes nos maisons, la fête commémorative de tous les fidèles qui sont morts depuis le commencement du monde.

« Cette commémoration aura lieu de la manière suivante : le jour susdit, après le chapitre, le doyen et le cellier feront à tous les pauvres qui se présenteront une aumône de pain et de vin, ainsi qu'on a coutume de faire le jeudi saint.... La veille, les cloches sonneront et on chantera les vêpres pour les défunts. Le lendemain, après matines, toutes les cloches sonneront ; le trait sera chanté par deux frères. Tous les frères doivent offrir en particulier et célébrer publiquement la messe pour le repos de l'âme de tous les fidèles. On donnera la réfection à douze pauvres » (1).

De tous les titres d'Odilon à recevoir peu de temps après sa mort les honneurs solennels de la canonisation, celui que

l'autorité suprême de l'Église a mis le plus en relief est précisément l'établissement de cette solennité funèbre du 2 novembre à l'intention des fidèles trépassés.

De quelle façon, d'abord mis en pratique par la nombreuse famille clunisienne, cet usage si avantageux aux morts et si profitable à la piété des vivants, rayonna-t-il autour des monastères de l'Ordre, et trouva-t-il sa place dans les liturgies diocésaines ? Les documents font défaut pour préciser l'histoire de cette diffusion. On sait seulement que, parmi les nations catholiques, la France et l'Angleterre se distinguèrent par leur empressement à entrer dans le mouvement dont le signal avait été donné par Cluny.

Au témoignage de Jean d'Avranches, antérieurement à l'année 1060, c'est-à-dire peu de temps après la mort de saint Odilon, les diocèses de Normandie avaient adopté la date du 2 novembre pour la Commémoration des morts. Lanfranc, qui avait été moine au Bec et abbé de Saint-Étienne de Caen, transporta cet usage en Angleterre, lorsqu'il devint archevêque de Cantorbéry en 1070.

Au XII^e siècle, d'après le grand liturgiste du moyen âge, Durand de Mende, la coutume était devenue générale, et sans qu'il fût intervenu aucun décret spécial à ce sujet, l'Église romaine avait sanctionné par sa pratique la dévotion qui avait eu Cluny pour berceau, et qui de là s'était progressivement étendue à tout l'Occident.

On peut bien affirmer que, malgré les malheurs des temps et tout ce que nous pouvons constater sur l'affaiblissement de l'esprit de foi, nulle fête n'est restée plus populaire que celle-là. Elle a pris le peuple chrétien par le sentiment le plus profond, le plus universel, le plus réfractaire aux objections de l'incrédulité. Voici, par exemple, un chrétien qui mérite à peine le nom de fidèle. Il a malheureusement laissé de côté les croyances et les pratiques de sa religieuse enfance. Mais la mort passe à son foyer, elle y a fait des vides irréparables. Une

(1) *Acta sanctorum Ordinis sancti Benedicti, seculi sexti*, p. 666. Nous n'ignorons pas que la date de ce décret a fait l'objet de nombreuses controverses de la part des historiens. Suivant les uns, c'est seulement en 1024 que la Commémoration de tous les Fidèles Trépassés aurait été établie par saint Odilon. D'autres la rapportent à une des premières années du XI^e siècle (entre 1000 et 1008). L'opinion la plus commune, sanctionnée par l'autorité de Dom Mabillon, d'après le chroniqueur Sigebert de Gembloux, et que nous avons cru pouvoir suivre, la place à l'année 998. (Voir

D. Mabillon, *Annales ordinis Benedicti*, t. IV, p. 125. Dom Odilon Ringholz, bénédictin d'Einsiedeln, *Der heilige abt Odilo von Cluny*, p. 63, Brunn, 1885. D. Mayeul Lamey, *Monologium Cluniacense*, t. I, n^o 33, 2 novembre 1897. *La Revue du Clergé français*, du 1^{er} novembre 1896, article de Dom François Plaine, bénédictin de Solesmes.)

épouse chérie, un fils ou une fille dans la fleur de l'âge ont été cruellement enlevés à son affection. Il a suivi en pleurant le convoi funèbre qui conduisait à leur dernière demeure les restes inanimés de ces êtres qui tenaient une si grande place dans sa vie. Puis, quelques jours, quelques semaines, quelques mois après, voici que, dans la soirée du 1^{er} novembre, aux chants d'allégresse de la sainte Église acclamant le triomphe et le bonheur des saints, ont succédé tout d'un coup les glas funèbres des cloches. Ils vont se répéter à de brefs et fréquents intervalles. A travers les rues bruyantes de nos populeuses cités ou les plaines et les forêts de nos campagnes, nos églises se renvoient les unes aux autres ces sonneries lugubres, dans lesquelles on croit entendre un écho des plaintes, des gémissements, des supplications des chers disparus. Que nous disent-elles, ces voix qui parcourent les airs et s'imposent à l'attention des plus indifférents? « Pensez à nous! Ayez pitié de nous! Priez pour nous! » Et alors, à cause de ses morts qu'il aime, et dont il a le cœur tout rempli, ce chrétien, depuis longtemps peut-être oublieux de ses devoirs, se laissera conduire à l'église. Il ne pourra pas n'être pas touché de la maternelle sollicitude qui inspire en ce jour tous les détails de la liturgie : ces messes célébrées avec les ornements noirs, ces chants si pathétiques, cette procession au cimetière, cette absoute solennellement donnée au pied de la grande croix, sur toutes les tombes d'alentour et sur tous ces ossements qui dorment leur dernier sommeil, en attendant la trompette de l'ange et le signal de la résurrection. Ce prétendu indifférent ne rentrera pas chez lui dans l'état d'âme où il était quelques jours ou quelques heures auparavant. A ses regrets, à ses larmes, se seront mêlées, presque à son insu, des prières faites pour ceux dont il souhaite ardemment le bonheur. La prière pour les morts aura fait du bien à ce vivant.

Qui pourra, N. T. C. F., se faire une idée de l'étendue de l'œuvre rédemptrice accomplie dans le cours de ces neuf siècles et dont ont bénéficié des multitudes d'âmes, auxquelles, grâce à l'institution du saint abbé de Cluny, ont été appliquées tant de milliers de messes, de communions, de chemins de croix, de rosaires, d'actes de piété ou de charité?

Dans la seconde partie de sa sublime trilogie, Dante représente les heureux rachetés, qui, tous ensemble, et d'une même voix, chantent le psaume de la délivrance (1), tandis qu'ils s'apprêtent à recevoir de l'ange qui les guide vers la porte de leur prison le signe de la croix et à s'élancer, enfin libres, vers le rivage de la céleste patrie. Leur reconnaissance n'aura jamais de fin. Elle s'adresse tout à la fois au Dieu miséricordieux, qui a daigné leur faire l'application des mérites surabondants de la Passion de son Fils; aux chrétiens, parents, amis ou autres qui se sont souvenus d'eux d'une façon utile à leur salut éternel; à ce saint moine, l'honneur de son Ordre, qui a ouvert dans l'Église une source toujours jaillissante, dont les eaux ne cessent pas de couler abondamment vers les flammes du Purgatoire pour en tempérer les ardeurs et procurer à ceux qui y sont détenus ce grand bienfait « du rafraîchissement » que l'Église de la terre sollicite tous les jours au saint autel en faveur de ses enfants de l'Église souffrante....

Nous aussi, avec ces bienheureuses phalanges des rachetés du Ciel, nous voudrions payer une dette sacrée d'hommage et de gratitude au grand Odilon, et, en son honneur, nous aimerions à faire le pèlerinage de Cluny, à répandre nos actions de grâces dans cette cité d'où, il y a neuf siècles, il datait le célèbre décret qui allait donner naissance à la fête du 2 novembre. Ah! sans doute, nous n'aurons pas la consolation de pouvoir nous agenouiller dans cette magnifique église des saints Pierre et Paul, où, pour la première fois la Commémoration des Fidèles Trépassés fut célébrée par toute la famille monastique de Cluny, rangée autour de son abbé!

De ce monument superbe, le plus vaste de toute la chrétienté, jusqu'à ce que le Bramante et Michel-Ange eussent reconstruit à Rome la basilique Vaticane, il ne reste plus que des ruines, et ces ruines elles-mêmes, faites par l'incapable ingratitude d'une génération peu éloignée de la nôtre, ne sont plus direc-

(1) *In exitu Israel de Egypto*
 Cantavan tutti insieme ad una voce
 Con quanto di quel salmo poscia è scripto.
 Poi fece il segno lor di santa croce
 Ond ei si gittar tutti in sulla spiaggia.
 (Dante, *Purg.* c. II.)

tement placées sous la juridiction et la surveillance de l'autorité diocésaine (1).

Il est dur, nous le savons, quand on se trouve à Cluny, de constater presque à chaque pas les injures infligées par le présent aux gloires du passé! Mais l'église de Notre-Dame nous reste (2). Dans sa gracieuse et religieuse enceinte, elle aussi toute remplie des grands souvenirs d'autrefois, abritera les solennités du Centenaire. Son vocable nous rappellera que si Marie, la Reine du ciel, est secourable à ses enfants « à l'heure de la mort, » elle n'a garde de les oublier dans le lieu où ils expient leurs fautes, et qu'elle s'emploie volontiers à intercéder en leur faveur auprès de son Fils. Nous aimerons à lui adresser pour nos frères défunts la touchante supplication que nous a léguée la piété du moyen âge, et qui aura, ce nous semble, une saveur toute particulière quand nous la dirons ou la chanterons sous les voûtes de Notre-Dame de Cluny :

A ceux qui languissent dans le Purgatoire,
Qui sont purifiés dans les flammes aidées,
Et qui sont torturés par un douloureux supplice,
Que votre compassion vienne en aide,
O Marie!

(1) La démolition de l'église abbatiale de Cluny, commencée en octobre 1793, se poursuivait avec la plus inintelligente et implacable persévérance pour ne s'arrêter qu'en 1811. Les vandales (le nom est de Napoléon I^{er}, refusant de visiter Cluny, à cause de cette œuvre néfaste de destruction,) ne laissèrent subsister que le côté droit d'un des transepts avec son clocher. C'est environ la neuvième partie de l'édifice primitif. On peut se faire par là une idée de ce qu'il avait été depuis le temps de saint Hugues, son fondateur, pendant six cents ans.

(2) Fondée par saint Hugues, à la fin du XI^e siècle, Notre-Dame a été rebâtie à la fin du XIII^e. Avant la Révolution, c'était une collégiale à laquelle étaient attachés huit prêtres séculiers. Après le Concordat et le rétablissement du culte, elle a été érigée en église paroissiale. (A. Penjon, *Cluny, la Ville et l'Abbaye*, 1872. pp. 25 et suivantes).

Vers vous montent les pieux soupirs des morts
Qui désirent être délivrés de leurs tourments,
Être admis en votre présence
Et jouir des joies éternelles,
O Marie!

Hâtez-vous d'écouter leurs gémissements;
Faites-leur sentir la tendresse de vos entrailles maternelles;
Obtenez que Jésus, au nom de ses blessures,
Daigne les guérir,
O Marie!

Regardez avec bonté nos larmes;
Puisse ces larmes que nous répandons aux pieds du souverain
Eteindre bientôt les ardeurs des flammes vengeresses. [juge
Afin que nos frères soient reçus dans les chœurs des Anges,
O Marie!

Il nous sera également très profitable, N. T. C. F., de confier à notre Mère du ciel l'expression préventive de notre propre reconnaissance pour les avantages que nous serons appelés à retirer un jour des prières des vivants, des suffrages de l'Eglise, des messes célébrées à l'intention des défunts, et de cette pluie de grâces et de bénédictions que répand chaque année sur les pauvres morts la touchante journée du 2 novembre.

Qui sait si bientôt nous ne serons pas nous-mêmes l'objet direct de ces effusions et de ces applications de la piété catholique? Nous en remercierons Dieu d'avance, en prenant part aux fêtes du Centenaire; et cette expression anticipée de notre gratitude nous procurera dès maintenant de très grands biens. Car prévoir chrétiennement sa mort et ses conséquences, c'est s'y préparer; — s'y préparer, c'est se montrer docile à une des recommandations les plus instantes de notre bien-aimé Sauveur: *Estote parati* (1); c'est pratiquer cette vigilance surnaturelle qui déjoue les surprises de l'ennemi, affermit l'âme dans les voies de la justice, et lui permet de compter avec une confiance humble, mais ferme, sur les bienfaits de la miséricorde.

(1) Matth. xxiv, 44.



ROME

LÉON XIII ET LES MISSIONNAIRES SALÉSIENS

Peu après leur arrivée en Italie, D. Balzola, D. Borgatello et Don Durando, missionnaires salésiens, le premier au Brésil et les deux autres dans la Terre de Feu (Patagonie méridionale), eurent la faveur d'une audience du Saint-Père. D. Balzola était accompagné des trois Indiens Coroados du Matto Grosso qui ont figuré à l'Exposition des Missions de Turin, et qui ont reçu le baptême le 16 octobre 1898 en l'église de Marie Auxiliatrice.

Deux lettres de ces missionnaires contiennent, touchant l'audience qu'ils ont eue à Rome, d'intéressants détails dont nous ne voulons pas priver nos chers lecteurs.

Voici donc ces deux lettres :

Don Balzola et les trois Indiens Coroados.

Rome, le 27 juillet 1898.

En compagnie de D. Laureri, Directeur de notre Maison de Rome, et de D. Schiralli, Directeur de Béjar (Espagne), j'ai pu avoir une audience du Saint-Père, à qui j'ai présenté mes trois Indiens Coroados.

Sa Sainteté rentrait de sa promenade habituelle dans les jardins du Vatican. Elle était dans sa chaise à porteurs.

Dans la salle *degli Arazzi*, où nous attendions, le cortège s'arrête, les porteurs reposent doucement sur le par-

quet la chaise, qui s'ouvre aussitôt, pour laisser apparaître à nos regards ravis les traits vénérables de Léon XIII.

Sous le coup d'une émotion très vive et très consolante, nous sommes comme en extase. Nos trois sauvages, saisis d'admiration, gardent un silence qui dit leur respect et leur vénération.

Le Souverain Pontife échange quelques mots avec chacun des trois missionnaires salésiens, et puis avec une dame admise à la même audience.

Un instant, et me voilà à genoux aux pieds de l'auguste Vieillard, lui baisant la main et lui présentant les prémices de ma Mission du Matto Grosso.

Ses demandes ne se font pas entendre : — Quels sont ces hommes et d'où viennent-ils ?

— Saint-Père, ce sont trois sauvages du Matto Grosso, une région très peu connue du Brésil, et que notre regretté M^{gr} Lasagna avait commencé d'évangéliser.

— Ils viennent du Haut Brésil, n'est-ce pas ?

— Tout à fait du centre, Saint-Père. Pour atteindre ces régions, il faut traverser entièrement la République Argentine et le Paraguay, puis toucher la Bolivie. Alors seulement, on pénètre dans le Matto Grosso.

— Avez-vous amené à Turin beaucoup de ces indigènes ?

— Les trois que vous voyez, Saint-Père, et ceux-là seulement.

— Quelle instruction leur donnez-vous, et comment les avez-vous préparés au saint Baptême ?

— Ils ne sont pas encore baptisés. Voilà quatre mois à peine, ils étaient encore au sein de la forêt ; mais nous les baptiserons avant de quitter Turin.

— Ces sauvages sont-ils idolâtres ?

— Nous ne leur connaissons de culte d'aucune espèce. Ils craignent cependant *Bope*, l'esprit du mal, que leurs prêtres anathématisent et cherchent à éloigner par des sortes d'exorcismes. Quand je leur parlai de notre Dieu, qui est bon, qui les aime et qui est le maître et le vainqueur du démon, ils manifestèrent la plus grande joie.

— Bien, bien. Ceux-ci sont-ils encore jeunes ?

— Le plus âgé a 18 ans, le second, 16, et le dernier, 14 ans. Mais ils sont très développés.

— Quels sont vos projets au sujet de ces peuplades, et quelles espérances vous donne votre apostolat auprès d'eux ?

— Avec la grâce de Dieu, Saint-

Père, nous espérons en faire de bons chrétiens et des citoyens honnêtes.

— Parfait. J'admire votre apostolat. Je vais vous bénir, vous et ces trois jeunes gens, afin que votre Mission prospère et soit féconde en fruits de salut.

— Merci, Saint-Père. Daignez bénir la Mission du Matto Grosso, toutes celles que les Fils de Don Bosco possèdent en Amérique, tous nos Confrères, tous nos Coopérateurs, tous nos Indiens.

— Je vous bénis tous très volontiers.

Nous nous agenouillons alors pour recevoir la bénédiction apostolique. Je baisai ensuite une dernière fois la main du Pape, les trois Indiens en firent autant, et le Saint-Père disparut à nos regards. Ce fut une vision céleste, un acompte du Paradis. Cet instant béni ne s'effacera plus de notre mémoire. Aussi est-ce le cœur inondé de joie que nous regagnâmes notre Maison du Castro Pretorio.

D. JEAN BALZOLA

missionnaire salésien.

Don Borgatello et Don Durando.

Rome, le 5 août 1898.

Le 3 août, dans la matinée, nous avions demandé une audience du Pape. Grande fut notre surprise dans l'après-midi du même jour, lorsqu'on nous avisa que le Saint-Père nous recevrait à 6 h. 1½ du soir dans la salle *degli Arazzi*.

A l'heure fixée nous étions à notre poste. Quelques minutes après notre arrivée, le Souverain Pontife rentra de sa promenade quotidienne dans les jardins du Vatican. En passant près de nous dans sa chaise à porteurs fermée, il nous bénit. Dans la troisième salle, nous le vîmes mettre pied à terre et



D. Balzola, D. Debella et les trois Indiens Coroados du Matto Grosso
amenés à l'Exposition des Missions à Turin.

entrer dans le salon où je crois qu'il donne habituellement audience.

Nous fûmes introduits sur le champ. Le Saint-Père était assis sur un fauteuil à bras. Son visage diaphane et ses cheveux blancs s'harmonisent merveilleusement avec sa soutane. Nous sommes frappés de sa fraîcheur vigoureuse, de la lucidité de son esprit, de son indéniable énergie.

Après les génuflexions prescrites, nous nous mettons à genoux auprès du Pape, à sa droite et à sa gauche, et nous baisons sa mule, puis sa main.

Le Saint-Père, qui tenait dans ses mains notre lettre d'audience, où l'on lisait notre nom et notre qualité d'habitants de la Terre de Feu, se mit à nous dire : — Vous venez donc de la Terre de Feu ? Prenez garde de n'être pas brûlés à votre tour.

— Saint-Père, répondis-je, nous sommes deux missionnaires qui arrivons de ces plages lointaines. Avant d'y retourner, nous souhaitons recevoir votre bénédiction apostolique, qui nous sera un réconfort et nous aidera à faire un peu de bien. Mon compagnon que voici est dans les Missions depuis vingt ans, et moi depuis dix ans. La Terre de Feu n'est pas le pays que l'on pourrait croire ; on n'y est nullement exposé à mourir de chaleur : il y fait au contraire très froid durant cinq mois de l'année. Le reste du temps, on a une température moyenne.

Don Durando ajouta : — Ordinairement le thermomètre ne dépasse pas 15 degrés au-dessus de zéro.

— Je connais, reprit le Pape, je connais ces pays, et je sais aussi le bien considérable que vous y opérez. On y trouve encore des sauvages, n'est-ce pas ?

— Oui, Saint-Père, répondit Don Durando, et ce sont absolument les plus malheureux que l'on connaisse ; c'est que si l'on tient à leur faire quelque

bien, il faut à tout prix leur donner, outre l'instruction religieuse, une demeure, des vivres et des vêtements.

— A l'heure actuelle, continuai-je, nous en avons hospitalisé dans nos Missions un nombre considérable, sur lequel trois cents, environ, devenus de vrais chrétiens, se confessent et communient régulièrement.

— Bien, bien, répliqua le Pape, sauver des âmes est une œuvre grande et belle. Ayez à cœur de vous y dévouer pour prouver à Dieu que vous l'aimez, et en temps opportun, c'est Lui-même qui vous récompensera. Courage ! Pleins de confiance en sa bonté, allez de l'avant. Je vous bénis de tout mon cœur.

— Oui, Saint-Père, ajoutai-je, daignez nous bénir, et avec nous nos confrères des Missions salésiennes et les Filles de Marie Auxiliatrice, nos familles, notre Supérieur Don Fagnano, et enfin toutes les âmes dont les prières et les aumônes soutiennent nos entreprises d'apostolat.

— Oui, oui, répondit le Pape, je vous bénis tous.

Don Durando continua : — Daigne Votre Sainteté bénir aussi nos pauvres Indiens. Pour une cause ou pour une autre, ces derniers temps, beaucoup d'entre eux sont morts ; ce nous est un grand sujet de douleur, parce que nous avons conçu à leur sujet les plus belles espérances.

Le Pape, alors, mettant ses mains sur les nôtres (que nous avions filialement posées sur ses genoux), et relevant un peu la tête, redressant aussi sa taille, répondit avec force et en insistant sur les mots : — *Pourvu qu'ils meurent dans l'amitié de Dieu, qu'importe le reste !* — Je bénis tous les Salésiens et leurs Coopérateurs, et en particulier Don Rua. *Benedictio Dei omnipotentis*, etc.

Nous baisons une dernière fois la

main et la mule du Pape avant de nous retirer. Heureux, consolés, nous sentions notre cœur déborder de tendre vénération et de filiale gratitude à l'égard du Père des fidèles. Le souvenir de ce jour demeurera gravé au meilleur de notre âme.

De retour au *Castro Pretorio*, nous

allâmes faire visite à S. É. le Cardinal Parocchi, qui nous accueillit, lui aussi, avec la plus grande bonté. Il voulut nous entendre lui parler longuement de nos Missions d'Amérique.

D. MAGGIORINO BORGATELLO
missionnaire salésien.

Nous sommes persuadés que l'accueil fait par le Pape aux missionnaires de Don Bosco dira éloquemment à nos chers Coopérateurs combien leurs aumônes aident les âmes, réjouissent l'Église et donnent de gloire à Dieu. Ils auront à cœur de redoubler de bonne volonté pour procurer la prompte conversion des pauvres peuplades du Matto Grosso et de la Terre du Feu.



NÉCROLOGE DES MAISONS DE FRANCE

DON ADRIEN NÊPLE



Un nouveau vide vient de se faire dans les rangs des Salésiens de France. Le 21 septembre dernier, le Supérieur de nos Œuvres de Nazareth, Don Adrien Nêple, s'est endormi dans le Seigneur. L'obéissance l'avait appelé en

Europe pour le Chapitre général de cette année-ci.

Ce confrère vénéré s'est éteint presque subitement à Lyon, à l'Hôpital Saint-Luc, où il était allé demander des soins. Il comptait se remettre assez pour être en état de pousser jusqu'à Paris, et d'y plaider, auprès des Pouvoirs publics et des Œuvres spéciales, les intérêts de sa chère Maison de Nazareth.

Il n'avait que 70 ans; mais le délabrement

de sa santé, plus visible depuis quelque temps, pouvait faire craindre une destruction prochaine.

La veille de sa mort, Don Nêple s'était confessé; en outre, à peine pris de la syncope où il a rendu son âme à Dieu, il a eu le bonheur de recevoir une dernière absolution et l'Extrême-Onction.

Si cette mort a été à peu près subite, elle est loin d'avoir été imprévue.

En la personne de Don Nêple, la Société salésienne vient de perdre un vrai religieux, très avancé dans les voies de la perfection, et doué d'une activité aussi peu ordinaire que particulièrement méritoire, vu son grand âge et sa pauvre santé.

Ancien notaire, ancien receveur de l'enregistrement, il répondit avec la plus absolue géné-

rosité à l'appel de Dieu, en entrant au noviciat de notre Congrégation en novembre 1886. Après avoir subi les épreuves d'usage et terminé ses études, Don Nêple fut appelé à divers postes de confiance, à Turin et à Nice. Comme il avait demandé et obtenu de se consacrer aux Missions salésiennes de l'Orient, c'est en Terre Sainte qu'il eût la consolation de recevoir les Ordres Sacrés.

Touché jusqu'aux larmes de l'abandon abrutissant où crou-pissent les enfants d'un pays qui est la patrie de Notre-Seigneur et de sa divine Mère, Don Nêple, avec sa foi d'un autre âge, vit une grâce inappré-ciable dans la décision de ses Supérieurs. Et c'est de toute son âme qu'il dépensa ce qu'il lui restait de vie et de forces à procurer aux pauvres enfants de la Palestine l'im-mense bienfait d'une éducation chrétienne.

Avons-nous besoin de rappeler ici les sacrifices de tout genre, héroïques parfois, qu'il fit joyeusement pour être fidèle à sa voca-tion de missionnaire?

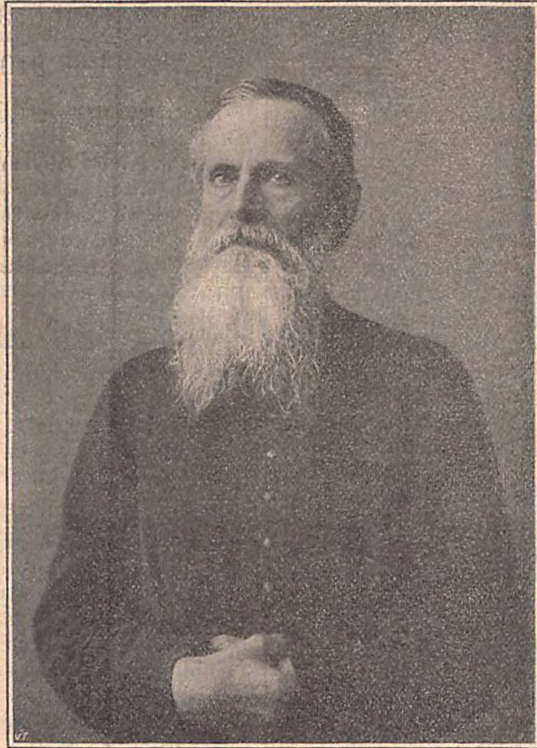
Faut-il parler des voyages, tous longs et pénibles, qu'il entreprit en France, en Bel-gique et en Hollande, au cœur de l'hiver, pour réunir les ressources nécessaires à la fondation de Nazareth? Nous le croyons inutile. Parmi nous, nul n'oubliera jamais le spectacle réconfortant de ce vieillard tout cassé, semant sa vie avec joie à travers l'Europe et en des labeurs surhu-mains, pour donner à Jésus et à Marie l'âme de leurs jeunes compatriotes.

Le Seigneur daigna bénir sa foi indomptable, récompenser aussi ses travaux. Avec l'appui, la

bénédiction et le concours financier de notre vé-néré Père Don Rua, ses fatigues ont fait ger-mer à Nazareth un Oratoire salésien. Et avant de retourner à Dieu, il a eu la consolation de se voir entouré de quelques orphelins, trop peu nombreux, hélas ! mais qui n'en recueillent pas moins, grâce au ministère des Fils de D. Bosco et sur le sol à jamais sanctifié par le séjour de Jésus et de Marie, les fruits de l'Incarnation et de la Rédemption.

Son zèle rêvait un établissement bien plus vaste et un nombre d'orphelins autrement considérable : mais Dieu s'est contenté des saints désirs de ce patriarche, et lui en a donné la récom-pense.

Tout nous dit que notre vénéré Don Nê-ple est en situation de rester, auprès de Dieu, le Père des or-phelins de Nazareth : et son crédit surnatu-rel, nous en avons la douce espérance, va imprimer un élan dé-cisif à l'Oratoire salé-sien de Jésus-Adoles-cent. Tous nos chers Bienfaiteurs, et en particulier ceux qui portent à l'Œuvre de



Don Adrien Nêple.

Directeur de l'Orphelinat salésien de Nazareth.

Don Bosco à Nazareth un intérêt spécial, auront à cœur d'aider le Successeur de Don Bosco à étendre l'action de cet Oratoire salésien en pays infidèle.





SOMMAIRE. — La nouvelle chapelle de Romans. — Deux solennités scolaires à Paris-Ménilmontant. — Mgr Doumiani.

Le dimanche 7 août, le Patronage salésien de **Romans** a été réjoui par une cérémonie on ne peut plus consolante: la bénédiction et l'inauguration de la nouvelle chapelle. L'ancienne était devenue vraiment trop étroite pour le nombre toujours croissant de jeunes gens qui fréquentent le Patronage; aussi était-ce à grand peine que les offices y pouvaient être célébrés d'une façon convenable.

Escomptant la charité de nos bienfaiteurs de la région, qui savent quelle somme immense de bien opérera infailliblement l'Œuvre salésienne de Romans, nous avons pu donner enfin au Maître une demeure moins indigne de Lui.

La cérémonie commença dès 7 heures du matin. Le vénérable curé de Saint-Barnard, M. le chanoine Caillet, l'ami toujours fidèle des Salésiens, avait bien voulu accepter la présidence de cette petite fête, qui avait d'ailleurs attiré une foule recueillie. Après les prières liturgiques de la bénédiction, M. le curé installa Notre-Seigneur dans la nouvelle chapelle. A l'issue de la messe, il adressa à l'assistance une charmante et très pieuse allocution. Aux enfants du Patronage, il recommanda de visiter souvent le Maître, et de lui parler comme le font ceux qui L'aiment et qui veulent le Lui prouver.

Le soir, les vêpres furent suivies d'une séance récréative, à laquelle M. le Curé de Saint-Barnard se fit un plaisir d'assister. Si nous voulions employer une formule décidément par trop usée, nous dirions que les jeunes artistes se sont surpassés. Nous préférons les féliciter d'avoir pris sur leur repos, au soir d'une longue journée de travail, le temps d'apprendre leur rôle..... et de le savoir à merveille. Le plat de résistance était *Gavroche*, une spirituelle comédie où la parfaite honnêteté d'un pauvre ouvrier parisien est mise en relief avec l'humour la plus saine et la plus authentique. Les applaudissements de la salle ont été pour les petits acteurs un commencement de récompense.

Les bénédictions de cette journée nous auraient dit une fois de plus, si nous en avions

eu besoin, combien nos Œuvres comptent à Romans d'amis dévoués.

* *

Nous ne pouvons point parler ici de toutes les solennités qui viennent périodiquement réjouir nos Maisons. Cette règle de conduite s'impose surtout au sujet de la distribution des prix. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour dire un mot de telle ou telle autre de ces cérémonies, quand elle peut, par quelque côté, présenter un intérêt spécial pour nos lecteurs.

Les solennités scolaires du 31 juillet et du 14 août dernier, à **Paris-Ménilmontant**, nous paraissent mériter une mention.

La première est la distribution des prix du Patronage. Elle a été présidée par M. le curé de N.-D. de la Croix de Ménilmontant. Sur l'estrade avait pris place S. G. Mgr Sabbag, évêque grec-catholique melchite de Saint-Jean-d'Acre, qui a été, un grand mois durant, l'hôte des Salésiens de Paris. Plusieurs amis de nos Œuvres entouraient ces deux personnages.

Voici le très intéressant rapport de M. le comte de Courson, président du Patronage.

MONSEIGNEUR (1),
MONSIEUR LE CURÉ (2),
MES CHERS AMIS,

Lorsque le chrétien arrive au soir de sa journée de travail, son premier devoir est de remercier Dieu de la protection qu'il lui a accordée pendant le jour qui s'achève; puis il se recueille, et, en face de Dieu et de sa propre conscience, il s'interroge, avec une entière franchise, sur l'emploi de son temps, et fait un inventaire exact de ses actions.

Il doit en être de même dans la vie des œuvres: il est utile, de temps en temps, de jeter un coup d'œil en arrière, et, avec la même franchise que dans l'examen de notre conscience, de constater l'état exact de l'œuvre qui nous est confiée. Est-elle en progrès? est-elle en décadence?

C'est là le devoir que je viens accomplir auprès de vous aujourd'hui, mes chers amis; je le ferai simplement et aussi, j'espère, avec une entière impartialité. Je ne voudrais à aucun prix que la profonde affection que je vous ai vouée nuise à la franchise absolue qui doit être la qualité maîtresse de tout rapport.

Parlons d'abord de l'*assiduité au Patronage*. Elle a été, en somme, satisfaisante. La moyenne des présences varie entre 160 et 200, et nous devons nous tenir satisfaits. Cependant, il faut bien le reconnaître, chaque dimanche un certain nombre

(1) Mgr Sabbag, évêque grec-melchite catholique de Saint-Jean d'Acre.

(2) M. Frisch, curé de Notre-Dame de la Croix de Ménilmontant.

d'entre vous manquent encore à l'appel. Je ne saurais trop insister auprès de ceux-ci pour obtenir une assiduité plus parfaite; je sais qu'ils ne sont pas toujours les seuls responsables; aussi est-ce aussi bien à leurs parents qu'à eux-mêmes que je veux m'adresser en ce moment. Sans assiduité, l'effet moral du Patronage est sinon nul, du moins très amoindri; avec elle, au contraire, les habitudes se prennent, l'éducation se fait, un bien solide et durable s'accomplit. Figurez-vous un anémique, un convalescent, qui ne prendrait, que de loin en loin, les remèdes fortifiants qui lui sont prescrits: croyez-vous, par hasard, qu'il pourra retirer de ce traitement imparfait le même bien que s'il le suivait avec une régularité absolue? Non certes.

Ce n'est pas seulement pour jouer que vous venez au Patronage, quoique je sois bien loin, croyez-le, de dédaigner les jeux. Vous y venez aussi pour y compléter votre éducation, pour la refaire même s'il y a lieu. Or, ce n'est pas là l'œuvre d'un jour, d'une semaine, d'un mois; c'est l'œuvre d'années. Après une longue formation seulement, celui qui aura parcouru fidèlement les différentes étapes de la vie du Patronage, atteindra le but que nous nous proposons, et alors la formation religieuse et sociale achevée, il pourra entrer dans la vie tel que nous le voulons, c'est-à-dire avec une conscience éclairée, un caractère trempé pour la lutte, des habitudes chrétiennes enracinées, une personnalité assez forte pour le mettre au-dessus de la contagion du mauvais exemple. Dès lors, il tiendra dans le monde la place de chrétien indépendant, qui ne connaît qu'une chose: aimer et servir son Maître sans respect humain, comme sans forfanterie; accomplir en tout et partout son devoir, sans souci des critiques hostiles: « Bien faire et laisser dire » telle sera sa devise. Pour être le patronné modèle, il faut donc l'assiduité; c'est une condition essentielle pour atteindre le but que vous vous proposez en venant ici. Ce but n'est pas certes un idéal impossible. Voyez, mes chers amis, vos anciens camarades, dont j'aurai à vous parler tout à l'heure. Ils ont été enfants comme vous, jeunes patronnés comme vous; ils ont eu les mêmes difficultés, les mêmes tentations que vous, et voyez ce qu'ils sont aujourd'hui: des chrétiens sans reproche et sans peur, des hommes enfin, comme nous voulons que vous le soyez tous un jour.

Pour cela, soyez fidèles à remplir vos devoirs de patronnés.

Comment les avez-vous compris ces devoirs? Pour nous en rendre compte, nous allons ensemble passer en revue les différents services du Patronage.

Je mets en première ligne, l'assistance à la Messe du Dimanche, et je suis heureux de constater que cette messe est régulièrement suivie. Souvent, quand j'ai eu le bonheur d'assister aux exercices religieux de la chapelle, j'ai été, je l'avoue, profondément édifié par la tenue des chers enfants du Patronage Saint-Pierre. Vos parents

assistent aux offices avec vous, et il n'est pas de Dimanche où l'on ne voie parents, enfants et maîtres s'approcher ensemble de la sainte Table, réunis aux pieds de Dieu dans une commune prière. N'est-ce pas là une preuve de l'union qui règne ici et qui, s'appuyant sur l'amour du même Maître divin, constitue une si grande force dans la vie? C'est bien là la famille religieuse telle que nous la comprenons au Patronage; mais ici j'ai un regret à exprimer, celui de ne pouvoir offrir à vos chers parents plus de place chez nous! Nous sommes vraiment trop à l'étroit, mais patience, faites-nous crédit d'un peu de temps et peut-être avant peu, la Providence nous permettra-t-elle de donner à vos bons parents une hospitalité beaucoup plus large! Un certain nombre d'entre vous ne se contentent pas des devoirs strictement obligatoires de tout bon chrétien; ils veulent se faire plus particulièrement les serviteurs de Marie, et, petite armée d'élite, ils se sont formés en congrégation de la Sainte Vierge. Ce sont les meilleurs, les plus pieux, et je me plais à dire qu'ils sont nombreux.

Nombreuses aussi sont les confessions et les communions au Patronage, indice de vie religieuse intime et active; mais je sens que là, je m'aventure sur un terrain délicat, celui de vos consciences, et je dois être discret, peut-être même en ai-je trop dit; mais la piété est la pierre de touche d'un Patronage chrétien, et vous pardonneriez à votre Président de s'être plu à affirmer la vôtre.

Un mot encore cependant: je ne puis passer sous silence deux petites *Conférences de Saint-Vincent-de-Paul*; je les ai souvent visitées et toujours j'en ai rapporté la plus consolante impression. Plus de vingt familles sont visitées par vos jeunes confrères — nos confrères, je devrais dire, car tous, petits et grands, jeunes et vieux, nous sommes de la même famille, de la grande famille de saint Vincent de Paul. J'aimais à vous entendre raconter, sous une forme souvent humoristique, vos visites à vos vieux et à vos vieilles. Vous ne leur portez pas seulement le bon de pain, vous leur portez encore et surtout votre cœur, et croyez-moi, mes chers amis, ce don de vous-mêmes est bien celui qui leur est le plus précieux. Vous écoutez leurs histoires, un peu longues, souvent les mêmes: vous compatissez à leurs peines, à leurs soucis, vous trouvez dans votre cœur le mot qui console, la parole qui distrait et fait sourire; vous prenez sur vos jeunes épaules quelque chose du fardeau qui fait plier ces épaules fatiguées du poids de la vie! Ce que vous faites pour vos chers pauvres, mes amis, nous l'avons bien vu dans cette matinée mémorable de la Saint-Pierre. Vos pauvres étaient là, entourés, soignés par vous; vous étiez près d'eux à la Table sainte, et ensuite vous leur faisiez les honneurs d'un exquis café au lait, don gracieux de nos confrères salésiens, qui sont toujours là quand il s'agit de faire des heureux.

Et à propos de secours matériels que vous donnez à vos familles, j'admire vos industries pour

vous les procurer. C'est d'abord la quête faite entre vous ; et si je n'étais le plus discret des rapporteurs je pourrais nommer certain petit quêteur, qui s'en va chaque dimanche, à travers nos cours, tendant sa casquette avec une indiscrete insistance, trop heureux quand il peut mettre la main sur un visiteur étranger..... Quelle bonne aubaine pour lui !

Et puis, il y a les quêtes de nos soirées dramatiques et mille autres ingénieuses inventions, grâce auxquelles la caisse n'est jamais vide, et le bon de pain arrive chaque semaine pour aider à tremper la soupe du pauvre vieux et de la bonne vieille.

Il ne suffit pas toutefois de s'adonner uniquement aux exercices de piété. Pour acquérir cette virilité qui en fera un chrétien, inébranlable dans sa conduite, parce qu'il sait d'où viennent les principes qu'il professe, il faut que l'esprit de l'enfant ait une *instruction religieuse* forte et complète. Loin de moi de dédaigner la foi du charbonnier, mais laissez-moi vous le dire, elle ne suffit pas dans un temps comme le nôtre. Tout le monde lit, tout le monde discute, souvent de travers, mais enfin !... Le fait est qu'il faut pouvoir répondre aux sophismes qui courent les ateliers, aux sottises attaques d'ignorants qui se figurent que d'un bon mot ou d'une plaisanterie grossière on peut renverser la religion ; et sans s'ériger en docteur, il faut pouvoir, au besoin, défendre son drapeau. Nous l'avons ainsi compris, et c'est pour cela que nous avons institué un cours d'instruction religieuse auquel nos jeunes gens sont conviés. Je m'empresse d'ajouter qu'ils le suivent avec zèle et prouvent ainsi combien ils apprécient l'enseignement clair et substantiel que leur donne M. l'abbé Le Bigot.

A côté de ce cours qui s'adresse aux aînés, il y a l'œuvre du catéchisme des retardataires, dirigé avec tant de cœur par M. l'abbé Anérot. Figurez-vous combien cette petite œuvre est importante. Un certain nombre d'enfants, pour mille raisons diverses, n'ont pu être prêts pour la première communion en même temps que leurs camarades : mais M. l'abbé Anérot est là, il s'empare de ces petits retardataires, les instruit, les prépare et les amène à leur tour à la sainte Table.

Je ne vous ai parlé jusqu'ici que du côté religieux du Patronage. Sans doute, développer l'esprit de foi et les habitudes de piété chez l'enfant qui nous est confié, c'est le fond de notre œuvre ; mais ne croyez pas qu'en soignant son âme, nous entendions négliger son instruction. Nous voulons, mes chers amis, faire de vous, autant que possible, des hommes complets ; d'abord des chrétiens vaillants et solides, ensuite des hommes instruits et des ouvriers habiles.

Pour les plus petits, nous avons une école primaire gratuite. Là, encore, je retrouve le ton dévoué M. Anérot, qui a vraiment en partage le don d'aimer et de gouverner les petits enfants. C'est lui qui la dirige et il peut être justement

fier des résultats obtenus, puisque sur 5 candidats présentés au certificat, 3 ont été reçus. Ce succès est assez éloquent et bien fait pour attirer l'attention des parents, qui ne comprennent peut-être pas toujours l'intérêt qu'ils auraient à confier leurs enfants à M. l'abbé Anérot. Et cependant le choix de l'école est un point capital. Il n'y a pas à se faire illusion, ni à se payer de mots — ou c'est l'école sans Dieu ou l'école avec Dieu. Vous êtes libres de choisir, mais votre devoir de parents est net et clair : vous avez la responsabilité devant Dieu des âmes de vos jeunes enfants, et ce n'est pas à l'école laïque que vous trouverez l'éducation qui peut former des chrétiens. Vous-mêmes avez tout bénéfice à faire donner à vos fils une formation chrétienne : car la religion est une grande école de respect, et l'enfant qui respecte Dieu respectera ses parents.

Aux plus âgés, nous voulions offrir des cours et des conférences où ils auraient tout à la fois trouvé un grand charme et une instruction facile. Je dis nous *voulions*, car nous n'avons pu réaliser cette année le programme que nous nous étions tracé. Ce n'est qu'un retard, croyez-le bien : j'ai confiance que l'année prochaine nous arriverons à vaincre les difficultés qui nous ont arrêtés cette année. Je suis personnellement trop convaincu de l'utilité de ces cours du soir pour ne pas m'employer de tout mon pouvoir à vous les procurer.

En attendant, nous mettons à votre disposition une *Bibliothèque*, que nous avons enrichie cette année d'un nombre considérable de volumes, confiés gracieusement par la Société bibliographique, avec promesse de les renouveler tous les ans.

Voilà qui est bien : mais pourquoi faut-il que la Bibliothèque soit si peu fréquentée ! Je sais, mes chers amis, que vous avez peu de temps pour lire ; et cependant, durant les longues soirées d'hiver, par exemple, c'est si reposant de prendre un livre intéressant : voyages, histoire, biographie, et d'en lire quelques pages. Un livre est un ami, qui tient bonne et fidèle compagnie aux heures où, fatigués du bruit et du mouvement du travail manuel et des soucis journaliers, nous apprécions le mieux sa discrète et utile influence. Une lecture intéressante nous met dans un monde nouveau, quelquefois héroïque, quelquefois curieux, en tout cas différent de celui où nous vivons ; par là il nous rafraîchit l'imagination, nous ouvre et nous meuble l'esprit. Tous nos cours ne sont pas, fort heureusement, restés à l'état de projet. Il en est un, admirablement dirigé par M. Pipaert, qui a été suivi avec régularité et le plus grand succès. Je veux parler du cours de *Dessin*, si utile pour vous, mes chers amis.

Pour faire l'éloge du professeur et des élèves, il me suffira d'indiquer les récompenses obtenues au dernier concours des Patronages : deux médailles d'argent, une d'aluminium, trois de bronze, une mention et une médaille d'honneur, obtenue par Denizot. Tel est le glorieux bilan des cours de dessin : M. Pipaert a le droit d'en être fier, et nous, celui d'être heureux des services qu'il nous rend.

Ces récompenses que je viens d'énumérer ne sont pas les seules que vous ayez obtenues cette année. Vous le savez bien, et je n'ai garde d'oublier vos succès de premier ordre au *Concours des Patronages* : trente exposants, trente récompenses obtenues. Ce chiffre me dispense de tout commentaire ; je ne puis vous parler de tous les lauréats ; vous allez, d'ailleurs, entendre proclamer leurs noms, mais il en est un pour lequel vous voudrez que je fasse une exception, puisqu'il a obtenu la plus haute récompense et qu'il est retenu loin d'ici par son service militaire. Vous avez nommé *Lauer*, ce brave Lauer, qui ne compte ici que des amis, et que vous verrez bientôt nous revenir après un an passé sous les drapeaux en bon Français et en bon chrétien. Il a reçu un diplôme d'honneur qui le met hors concours et l'appelle à faire partie désormais du jury. J'entends encore les applaudissements frénétiques qui l'accompagnaient lorsqu'il montait sur l'estrade pour recevoir son diplôme ; véritable ovation faite au soldat, à l'habile ouvrier, au patronné de St-Pierre de Ménéilmontant.

D'aussi bons ouvriers doivent avoir nécessairement des économies à placer, aussi sommes-nous heureux de pouvoir les encourager dans cette voie en mettant à leur disposition une *Caisse d'épargne* qui peut, par de merveilleuses combinaisons, leur offrir un intérêt supérieur à celui qu'ils trouveraient ailleurs. Point n'est besoin de vous dire qu'ils en profitent largement, et si les sommes versées ne sont point considérables, je remarque avec satisfaction que le nombre des déposants a augmenté d'une façon notable. C'est là un heureux symptôme que je me plais à constater : l'économie est une vertu essentielle pour l'ouvrier plus que pour tout autre, et nous chercherons toujours à vous y encourager.

Tout notre Patronage, vous le savez, se divise en trois groupes ou plutôt en trois sections. La première, la *section Saint-Louis*, comprend exclusivement les écoliers : c'est la graine du Patronage, une petite graine qui grandit et promet de beaux fruits pour la seconde section, celle de *Saint-Pierre*. Celle-ci comprend tous nos apprentis ; c'est parmi eux que nous recrutons les *dignitaires*, c'est-à-dire les meilleurs, dont l'exemple exerce une heureuse influence sur les camarades et qui, par leur intelligent dévouement, deviennent nos auxiliaires les plus utiles. Le choix en est difficile et délicat, car le dignitaire doit être un patronné modèle, ayant au cœur cette flamme de l'apostolat, sans laquelle son exemple serait stérile et son dévouement insuffisant. Nous avons enfin le *Cercle*, où ne sont admis, après sévère examen, que nos grands jeunes gens. Ici on cause, on lit, on fume, on joue aux billards ou aux cartes, on se comporte enfin comme des hommes. Depuis l'année dernière, l'installation du cercle s'est bien améliorée ; il a été en grande partie repeint ; des vitraux, ou quelque chose d'approchant, ont été installés pour tamiser la lumière ; un vestiaire a été improvisé ; bref le Cercle est

devenu tout à fait confortable. Par quel miracle ? Les ressources sont bien minimes, vous le savez. La baguette magique qui a transformé le Cercle est celle de M. Maître, qui en a fait son œuvre ; il y a prodigué, sans compter, son temps, sa peine, son intelligence, vous voyez, mes chers amis, avec quel heureux résultat. Merci à M. Maître.

Que vous dirai-je de l'esprit du Patronage ? Je n'hésite pas à proclamer ici bien haut qu'il est bon, très bon même.

Un grand esprit de camaraderie, je dirais même de charité règne entre vous.

Je ne vais pas percer ces mesquines petites jalousies qui amoindrissent les caractères et étouffent les bons sentiments ; vous aimez vos maîtres et vous les respectez parce que vous reconnaissez leur abnégation, leur amour pour vos âmes. Vous possédez enfin le véritable esprit de famille, le seul qui convienne aux enfants d'un même Père.

Notre famille est déjà nombreuse ; plusieurs des nôtres ont pris leur vol au dehors, mais s'ils se sont séparés de nous par les circonstances impérieuses de la vie, ils n'en restent pas moins profondément attachés au foyer, et c'est toujours avec joie qu'ils reviennent occuper parmi nous la place que nous leur avons religieusement gardée. Voyez nos soldats et dites-moi s'ils ne se considèrent pas toujours comme des nôtres. Fidèles à nous donner souvent de leurs nouvelles, ils sont avides aussi de connaître celles du Patronage, et dans leurs lettres nous adressent mille questions qui témoignent de leur ardent désir de connaître notre vie de chaque jour et de s'y unir.

Vous avez vu avec quel empressement nos anciens ont répondu à notre appel ! A peine leur avions-nous fait part de notre intention de les réunir ici, à certaines époques de l'année, qu'ils adhéraient de tout cœur à notre projet d'association ; si bien qu'à notre première réunion de cet hiver nous étions déjà plus de 40. Manquaient seulement ceux dont nous avons perdu la trace et que nous n'avions pu convoquer. De tous côtés, je pourrais presque dire des quatre points cardinaux, nous sont venues des adhésions. C'est Don Bellamy, qui nous écrivait d'Afrique que le plus cher de ses rêves était enfin réalisé ; c'est Monsieur l'abbé Pisani qui, en route pour l'Asie, nous mandait combien il serait heureux de retrouver ici tous ses amis d'autrefois, ses premiers enfants, car nous ne pouvons oublier qu'il fut le premier fondateur du Patronage de Ménéilmontant.

Notre association s'est donc formée comme par enchantement, et déjà nous avons eu le bonheur de nous réunir trois fois sous la présidence de celui que, par acclamation, nous choisismes pour notre Président à vie, de M. Fliche qui fut, lui aussi, un des premiers ouvriers de Ménéilmontant et lui est resté si sincèrement attaché et si dévoué. Vous avez là, sous les yeux, un exemple bien fait pour vous pénétrer de l'importance du Patronage. Vos aînés que vous voyez revenir dans vos cours ont été jeunes comme vous ; et s'ils sont aujourd'hui des hommes faits, des pères de famille dans toute la belle acception chrétienne du

mot, c'est à leur assiduité au Patronage qu'ils le doivent. Ils s'y sont donnés tout entiers avec foi et persévérance, et maintenant ils en recueillent les fruits et sont notre gloire et notre honneur, comme vous êtes, mes chers enfants, notre espérance.

En vous retraçant la vie du Patronage pendant l'année qui vient de s'écouler, je ne vous ai entrete nu, mes chers amis, que de nos joies, et cependant nous avons eu à supporter une cruelle épreuve. Don Ronchail nous a été enlevé. Dieu l'a rappelé à lui. Vous souvenez-vous du jour où vous le vîtes pour la dernière fois? Nous étions tous réunis ici — sous votre Présidence, M. le Curé, — pour remettre à Félix Cantin la dot que venait de lui attribuer la Société de St-Vincent-de-Paul. Don Ronchail voulut à tout prix occuper sa place dans notre fête de famille et il y vint malgré nous, je puis le dire.

Quelques jours après, il retournait à Dieu. Le dernier acte de sa vie a été pour vous, mes chers amis, et je sais que sa dernière bénédiction a été pour son cher Patronage de Saint-Pierre de Ménilmontant.

Toutefois en vous quittant, il ne vous laissait pas seuls. Il vous légua it à Don Beissière. Remercions Dieu qui ne veut pas que ses œuvres dépendent d'un homme et permet que leurs saints fondateurs se survivent en quelque sorte dans leurs successeurs.

J'ai terminé, M. le Curé: il ne me reste plus que la très agréable mission de vous remercier au nom de tous de l'honneur que vous nous faites en venant présider notre distribution de prix. Je le ferai sans phrases, mais du fond du cœur, comme il convient à de bons paroissiens qui reçoivent toujours la visite de leur pasteur avec joie et reconnaissance.

Monsieur le Curé, dans une allocution pleine de cœur, voulut bien rappeler combien il aime les Patronages qui sont, dit-il, le plus précieux auxiliaire du bien à faire aux jeunes gens, lorsque l'ère des classes est terminée, aux adultes et aux enfants, lorsqu'il n'y a pas d'école chrétienne. Il désirerait sur sa paroisse la création de nombreux Patronages pouvant réunir la jeunesse du quartier populaire de Ménilmontant, et il termine en exhortant les jeunes gens à être fidèles à leur Patronage: de là dépendent pour eux l'avenir et le bonheur.

* *

La seconde solennité scolaire de Ménilmontant a eu lieu le 14 août. Il s'agissait de la distribution des prix aux internes, étudiants et apprentis. Le président, M. Savouré, ancien maire du XX^e arrondissement et Inspecteur général des Écoles catholiques de Paris,

servit à son jeune auditoire la plus charmante des causeries sur l'importance de l'éducation en général, et de l'éducation salésienne en particulier.

Le Directeur des études, D. Coye, donna ensuite lecture du rapport suivant, qui ne manquera pas d'intéresser vivement nos chers Coopérateurs.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous croyons opportun de rappeler à nos enfants, à leurs parents, ainsi qu'aux bienfaiteurs et amis de l'Œuvre salésienne de Don Bosco à Ménilmontant, le système particulier que nous adoptons pour la distribution des prix aux écoliers et aux jeunes apprentis.

On remarquera, d'abord, que si nous donnons des *prix* à ces derniers, cela prouve qu'ils ne sont pas des ouvriers: dans ce cas, c'est de salaires qu'il s'agirait.

Nous voulons donc, par là, encourager leurs efforts, jusqu'à ce qu'ils soient devenus des ouvriers.

Dans une École professionnelle comme la nôtre, les élèves dépensent sans produire. Il est important de se faire sur ce point des idées bien nettes.

Les élèves, dis-je, sont placés sous la direction et la surveillance de maîtres pleins de dévouement et d'expérience, qui guident leurs mains encore inhabiles et encouragent leurs efforts.

L'enfant passe ainsi 4 ou 5 ans en apprentissage. Or, il ne viendrait à l'esprit de personne de soutenir que, pendant tout ce temps, cet enfant peut se suffire par son travail.

Il dépense donc beaucoup plus qu'il ne produit. Ces détails nous semblent nécessaires: ils montrent combien se trompent ceux qui pourraient croire que les ateliers de cet Oratoire salésien, et de tous les autres, réalisent de grands bénéfices grâce au travail des futurs ouvriers, que les Salésiens exploiteraient sans leur donner un salaire proportionné à leur travail.

Les ateliers, malgré un roulement normal de déficits inévitables, restent ouverts grâce à la divine Providence qui, par l'entremise de nos bienfaiteurs, nous envoie le pain de chaque jour, et nous fournit les moyens de faire face aux nécessités les plus urgentes.

Et puisque nous avons nommé nos bienfaiteurs, nous sommes heureux de saluer ici ces lieutenants de la Providence, nos puissants auxiliaires dans le bien, qui savent si bien comprendre l'esprit de Don Bosco dans l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée.

Nous avons dit que nos enfants passaient 4 ou 5 ans en apprentissage. Ce serait du moins notre désir.

Et comme il nous est permis, en ce jour, d'adresser la parole aux bienfaiteurs de nos enfants, et même aux parents de quelques uns d'entre eux,

nous sentons le besoin de leur dire toute la peine que les Supérieurs de la Maison éprouvent lorsqu'un enfant est retiré de chez nous avant qu'il soit devenu un bon ouvrier, capable de gagner honorablement sa vie.

Trop souvent, hélas ! protecteurs ou parents, plus soucieux des intérêts immédiats que de l'éducation complète de leurs enfants ou pupilles, brisent cruellement leur avenir, les condamnant ainsi à une perpétuelle médiocrité.

Et c'est avec un profond serrement de cœur que nous voyons parfois un jeune homme de 16 ou 17 ans retiré tout à coup de l'Oratoire. Où le place-t-on ?

Dans les ateliers des grandes villes.

Le voilà devenu le serviteur des ouvriers, ne gagnant péniblement que 1 f. 50 par jour et, ce qui est pire encore, exposé, à l'âge critique, aux dangers les plus funestes pour la jeunesse.

De bonne foi, est-ce à 17 ans qu'un jeune homme a formé son caractère, et habitué sa main au travail, de façon à pouvoir se produire et être considéré comme ouvrier ?

Sans nul doute, si parents et bienfaiteurs n'étaient pas aussi pressés de lancer le jeune apprenti, s'ils l'encourageaient, au contraire, à terminer sa formation professionnelle et morale à l'Oratoire, nous aurions la satisfaction de leur rendre, non pas de grands enfants, non pas des demi-ouvriers, que l'on refuse partout, mais des ouvriers accomplis, et, ce qui importe surtout, des ouvriers à l'âme suffisamment aguerrie, des jeunes gens fortement trempés, capables de demeurer inébranlables dans la lutte contre les passions et dans l'affirmation de leur foi.

Ceux de nos apprentis qui ont pu rester à l'Oratoire jusqu'au jour où le devoir militaire les appelait sous les drapeaux, ont été les plus heureux, les plus considérés et les mieux placés.

Puissent les intéressés ici présents entendre ce souhait que nous formons aujourd'hui pour le bien de nos jeunes apprentis, avec tout le désintéressement, que la grâce de leur vocation, et l'unique désir d'être utiles à la jeunesse ont toujours inspiré aux fils de Don Bosco.

Arrivons maintenant à la distribution des prix.

Chaque atelier comprend plusieurs sections que nous appellerons *années*.

La 4^e comprend les plus avancés dans leur instruction professionnelle.

La 3^e, ceux qui n'ont encore qu'une instruction médiocre.

La 2^e, ceux qui ne connaissent que les éléments de leur art.

La 1^{re} enfin comprend les apprentis de fraîche date.

Dans chaque atelier nous donnons un prix ou deux pour chacune de ces sections : ils sont décernés à ceux qui ont mérité pendant l'année les meilleures notes de conduite et d'application au travail.

Dans notre appréciation, nous plaçons la conduite avant le travail. S'il arrive parfois que tel élève, moins avancé peut-être qu'un autre de ses

camarades, se trouve récompensé de préférence à ce dernier, la raison en est que sa conduite a été de beaucoup plus satisfaisante.

D'après nos traditions, nous donnons en prix aux apprentis des objets d'une utilité pratique.

L'appel adressé à nos fournisseurs et à nos bienfaiteurs a été entendu avec bienveillance, et vous verrez les heureux lauréats de ce jour rapporter, non point une couronne verte ou dorée, non point de magnifiques volumes, richement ornés, mais des varlopes, des rabots, des ciseaux, des composteurs, des galées, des alènes, des tire-pieds, etc., etc.

Hâtons-nous d'ajouter que, nos moyens ne nous permettant pas de récompenser sans exception toutes les bonnes volontés, nos prix ont par là-même une valeur supérieure, puisqu'ils ne sont tous que des prix d'excellence.

Quant à nos écoliers, à ceux surtout qui seront un jour, peut-être, les élus du Seigneur, n'ont-ils pas besoin eux aussi d'encouragements dans leur carrière ?

A ceux-là, nous donnons des livres destinés à charmer les loisirs de leurs vacances d'abord, et à figurer plus tard avec honneur dans leur modeste bibliothèque. Ces livres diront bien haut à l'enfant devenu homme, ministre du Seigneur peut-être, qu'il peut toujours, avec l'aide de Dieu surmonter les difficultés de l'âge mûr, comme il a su triompher de celles de l'adolescence.

Dans la distribution des prix des étudiants, nous avons un système tout particulier. L'écolier étudie la grammaire, l'histoire, la géographie, les langues mortes et les langues vivantes, l'arithmétique, l'histoire naturelle, etc. Mais nous ne donnons pas un prix pour chacune de ces matières d'enseignement. Tel enfant, par exemple, très fort en histoire, peut avoir complètement négligé les autres matières : nous ne le croyons pas digne de récompense, car nous ne voulons pas lui donner d'une part, un premier prix d'histoire et de l'autre, une réprimande pour avoir mérité un zéro en grammaire.

Il y aura un ou deux prix par classe, et seulement pour les élèves qui ont subi avec un succès marqué, l'examen sur toutes les matières d'enseignement.

Celui qui a échoué, aurait-il obtenu des notes exceptionnelles sur tout le reste, non seulement n'aura pas de prix, mais sera passé sous silence.

Ici encore la conduite prime le succès. Tel élève qui aura obtenu, par exemple, 49 points à ses examens et un 10 ou très bien de conduite, sera récompensé, de préférence à celui qui aurait 50 points, avec un neuf ou médiocre de conduite.

La bonne conduite est le fruit de la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse. Nous aimons les belles intelligences, mais nous ne les croyons dignes de récompense que lorsqu'elles sont complétées par un cœur bon et loyal qui aime Dieu par-dessus toutes choses.

* *

Un autre évêque oriental a daigné, à plusieurs reprises, passer quelques instants dans notre Maison de Paris: S. G. Mgr Joseph Doumani, évêque de Tripoli de Syrie. Prié un jour d'adresser la parole à nos enfants, le vénéré Prélat leur raconta les épreuves qui ont marqué ses premières années. Nous avons essayé de reproduire ce récit, mais avec la certitude peu consolante de donner une idée bien imparfaite de cette causerie profondément chrétienne et très française.

C'est à Damas, capitale de la Syrie, que je suis né. A l'époque dont je veux vous parler, cette ville était peuplée d'environ 300,000 musulmans; à peine y comptait-on 15,000 chrétiens. Aussi inférieurs en nombre aux musulmans, les chrétiens eurent à souffrir énormément de la part des infidèles qui parcouraient tout le pays, brûlant les maisons, saccageant les églises, égorgeant enfin sans pitié ceux qui refusaient d'embrasser l'islamisme. Nous étions à l'école, quand un jour nous aperçûmes qu'une troupe de musulmans se dirigeaient vers nous; en un instant toutes les portes furent fermées et toutes les issues condamnées. Furieux de cette résistance, nos ennemis mirent le feu à l'école, et massacrèrent sans pitié tous ceux qui cherchaient à se sauver. Je ne sais par quelle heureuse fortune mon frère et moi parvîmes à nous échapper, en franchissant un mur de trois mètres de haut. Mais déjà nous avions ressenti de cruelles brûlures.

Sortis de ce brasier, nous errâmes longtemps dans les rues, cherchant notre père et notre mère, au milieu des cadavres et des maisons en flammes. A chaque instant nous assistions malgré nous à des scènes de carnage. C'est ainsi que nous vîmes dix musulmans assaillir un pauvre chrétien à coups de pierres, lui briser le crâne en trois endroits, et pour en finir lui plonger un poignard dans la poitrine. Eh bien! malgré toutes ces blessures, ce pauvre homme a été miraculeusement conservé, et c'est lui qui me sert encore maintenant.

A la fin, surpris par une troupe de soldats turcs, nous fûmes conduits à la citadelle, et là nous eûmes la joie à peu près inespérée de retrouver nos parents. Toutes nos peines n'étaient pas terminées; la faim nous tourmentait cruellement. Quelques pièces d'argent que possédait

encore mon père servirent à nous acheter du pain.

Mais après la faim, ce fut la perspective de la mort, de la mort avec toutes les tortures inventées par nos bourreaux. Quelques courages commençaient déjà à faiblir. A cette vue, mon père, s'improvisant orateur, essaya de les remonter: « Chrétiens mes frères, leur dit-il, sachons nous montrer les dignes soldats de Jésus-Christ, et souffrons patiemment jusqu'à la mort l'ignominie et les tourments. La couronne immortelle promise à nos travaux et à nos peines est là toute prête: sachons la mériter par une courageuse confession de notre foi. »

Réconfortés par ces paroles, les prisonniers attendirent la mort avec résignation. L'heure approchait où nous devions devenir les confesseurs de Jésus-Christ, lorsque le désordre se mit dans les rangs de nos ennemis. Ils prirent la fuite: nous étions sauvés, sauvés par les Français qui entraient en libérateurs dans la citadelle.

Instruite de nos malheurs, la France était accourue s'interposer entre les victimes et les bourreaux. Nous étions donc libres, nous en profitâmes pour partir immédiatement pour Beyrouth. Les mulets qui nous portèrent nous avaient été prêtés par le Consul français, et pendant les quatre jours que dura ce voyage, le pain que nous mangeâmes était français, les habits qui nous couvrirent étaient français, et enfin l'indemnité qu'on nous donna était française.

Maintenant, chers petits Français, mes amis, sachez donc toujours vous montrer dignes de cette noble France de Clovis, de Charlemagne et de Jeanne d'Arc, de cette France qui, la première, a su prendre la défense des faibles, et châtier l'audace des barbares, de cette France tant aimée de Dieu, la fille aînée de l'Eglise et le royaume de Marie. *Regnum Gallie, regnum Mariæ.*

J'ai entendu le Saint-Père rendre à la France un beau témoignage, le jour où Il m'a dit que « si l'Eglise possède encore quelques biens sur la terre, elle le doit principalement à la France. » Sur toutes les plages les plus lointaines, sous toutes les latitudes, vous trouvez des missionnaires français qui plantent la croix partout au risque de leur vie. Partout ils sèment la bonne parole, partout ils enseignent notre Foi, cette Foi qui guide nos pas sur cette terre et nous conduit à l'éternelle patrie, objet constant de vos vœux et des miens.



UNE NOUVELLE MAISON SALÉSIENNE au diocèse de Paris



Le samedi 30 juillet, à 2 heures de l'après-midi, Sa Grandeur Mgr Bonnefoy, évêque de La Rochelle, assistée de M. l'abbé Odelin, vicaire général de Paris, bénissait solennellement à Saint-Denis,

de M. Rivière, curé de Saint-Antoine, de M. Beissière, directeur de l'Orphelinat salésien de Ménilmontant, se rendit à la petite chapelle de famille, élevée sur le caveau où reposent les bienfaiteurs de cette Œuvre. M. le Curé de Saint-



L'Orphelinat salésien Saint-Gabriel (Façade.)

au Champ du Bois, la deuxième Maison salésienne du diocèse.

Cette touchante cérémonie laissera un souvenir vivant et béni dans le cœur de ceux qui en ont été les heureux témoins.

Après la bénédiction de la chapelle et de l'Orphelinat Saint-Gabriel, Sa Grandeur, accompagnée de M. Odelin, de M. Iteney, curé de Saint-Denis, de M. Machiavelli, curé de Saint-Ouen,

Denis prit le Saint Sacrement, qui y résidait depuis le matin, et le porta processionnellement au nouveau sanctuaire.

Après une touchante allocution de M. l'abbé Rivière et quelques mots pleins de délicatesse et de foi de M. l'abbé Iteney, Monseigneur donna le salut du Saint Sacrement.

La Maîtrise des Salésiens, sous la conduite de M. l'abbé Beissière, a contribué grandement à la

solemnité de la cérémonie, favorisée déjà par un temps radieux.

Le salut terminé, le public fut admis à parcourir l'Établissement, on ne peut mieux aménagé. Après un solide goûter, les jeunes musiciens se sont encore fait entendre dans le jardin du Champ du Bois.

Au moment où paraît ce numéro, le riant Orphelinat Saint-Gabriel s'apprête à recevoir toute une population infantine. Cet Orphelinat abritera cent petits orphelins. Les Filles de Marie Auxiliatrice, fondées par Don Bosco, auront pour ces enfants le dévouement et la tendresse des mères absentes, elles formeront pour Dieu et pour la société des hommes honnêtes, c'est-à-dire des chrétiens vrais, ayant des principes pour se conduire dans la vie et aimant le travail.

À côté de l'Orphelinat, et comme son âme même, s'élève une gracieuse chapelle qui sera un centre de foi et de prières pour les habitants de ce quartier. Enfin, les Salésiens réuniront tous les dimanches, dans un immense terrain clos de murs et contigu à la chapelle, les jeunes gens de bonne volonté qui, après le rude travail de la semaine, viendront chercher auprès d'eux affection, joie, encouragement et direction.

Cette œuvre de piété filiale est un des plus saints et des plus puissants exemples de ce que peut produire le cœur humain dans ses sentiments les plus élevés. Conçue et inspirée par de nobles cœurs, elle a été dirigée et exécutée avec une générosité qui n'a d'égal que la foi de celle qui vient de la donner tout entière aux Fils de Don Bosco.

Combien il est facile de comprendre qu'un témoin de ces grandeurs de la charité, M. l'abbé Rivière, chargé de remplacer Mgr Bonnefoy pour adresser à la nombreuse assistance quelques paroles, ait su trouver dans son cœur des accents qui ont fait vibrer les nôtres.

Nous voudrions en donner un aperçu :

Laissez venir à moi les petits enfants.

MONSEIGNEUR,

C'est une peine et un regret pour nous que l'état de votre santé nous prive de vous entendre, vous, l'ami de la famille, vous dont la parole autorisée nous aurait si bien retracé les épreuves et les grâces qui ont amené la fondation de l'Orphelinat Saint-Gabriel.

MES FRÈRES,

Puisque Monseigneur me laisse la tâche et le plaisir de vous adresser quelques mots sur l'Œuvre qui nous réunit aujourd'hui, c'est de grand cœur que je louerais celle qui est déjà connue parmi vous par le bien qu'elle a fait et par celui qu'elle vous continue avec tant de dévouement. Si je n'écoutais que mon désir et mes sentiments, je vous parlerais longuement d'elle, mais je sais que sa modestie en serait blessée ; elle ne voudrait pas que nous disions tout le bien que nous en pensons, elle en serait contristée, et ce n'est pas aujourd'hui que nous voudrions lui faire de la peine ; mais ce que je puis et ce qui, j'en suis sûr, lui donnera de la joie, c'est de vous dire ce qu'étaient ses chers disparus dont les cercueils reposent tout près d'ici, et au-dessus desquels j'ai consacré ce matin ce Dieu qu'ils vous envoient pour prendre possession de cet Asile, appelé à faire tant de bien parmi vous.

Le Maître avait marché tout le jour, il avait prêché l'Évangile, enseigné la vérité, répandu cette lumière dont nous vivons encore ; Il avait consolé les pauvres, multiplié les pains, guéri les infirmes, et, le soir venu, fatigué en notre humanité, dont il avait revêtu la forme, il se reposait avec ses Apôtres et ses disciples..... Les enfants, guidés par leur innocence, semblaient s'approcher de Lui, attirés par sa beauté, sa bonté surtout.... Les Apôtres les écartaient doucement.... et Lui, ouvrant ses bras et attirant très probablement les petits orphelins plus près de son Cœur, Il disait : « *Laissez venir à moi ces petits enfants.* »

Ce récit ne nous dit pas, mais il fait deviner à ceux qui pensent et méditent, que sa parole était pour ces petits comme un conseil de père et comme une tendresse maternelle.

Depuis, les cœurs qui aiment Notre-Seigneur ont le désir, dans leurs sentiments, d'imiter les siens ; dans leur vie, de suivre ses exemples ; ils ont pour les enfants, pour les orphelins, surtout, une prédilection marquée ; ils désirent en amener le plus possible à la connaissance et à l'amour de Dieu

Mais pour faire du bien aux enfants, pour réussir de pareilles œuvres, il faut : une grande foi, une grande générosité, une grande pureté de cœur. Or, ces dons, nous les retrouvons dans l'âme de celle que Dieu a rappelée à Lui il y a quelques mois à peine.

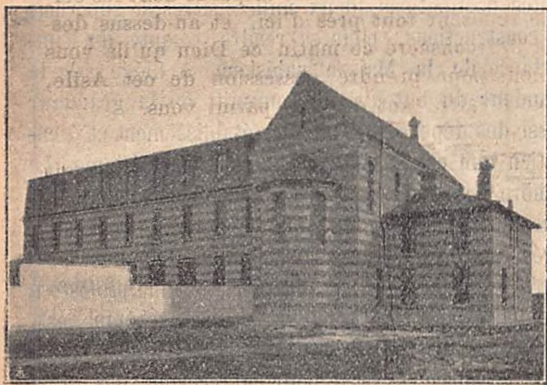
La foi. Mais elle était le fond de sa vie, et je dois dire que pour se donner à l'enfance qui n'est encore rien par elle-même, rien que l'espérance, il faut avoir la foi en Dieu. Avec l'enfance, on ne travaille pas pour le présent, on prépare l'a-

venir; on ne voit pas de résultat immédiat, il faut prêter à l'enfance, il faut prêter au temps, il faut avoir foi en Dieu.

La générosité. Mais son âme en vivait, elle était du nombre de ces belles natures qui, voyant que la Providence leur a beaucoup donné, se considèrent comme ses dispensatrices et donnent jusqu'au sacrifice. Oui, il faut s'oublier soi-même, il faut aimer Dieu et son prochain pour savoir soustraire des sommes importantes à ses besoins ou à ses goûts personnels.

Cette grande œuvre qui nous occupe aujourd'hui, elle est faite de ces sacrifices.

La pureté. Oh ! si, faisant appel à nos souvenirs, nous revoyons cette physionomie sur laquelle le temps avait passé sans lui enlever l'expression



L'Orphelinat Saint-Gabriel.

(Vue prise du côté de l'abside.)

de la jeunesse, nous nous disons : c'est bien là l'âme marquée de Dieu pour accomplir son œuvre, l'âme que le mal n'a point atteinte et qui a traversé la vie en conservant la naïveté sainte, l'illusion dans le bien.

Ceux qui l'ont connue se souviennent de cette pureté de cœur et d'esprit qui était son charme à elle qui ne semblait point soupçonner le mal, à elle dont la droiture et la simplicité relevaient encore sa nature si bonne, si tendre. On peut dire que Dieu vivait en elle par l'innocence conservée.

Pour de telles âmes, la mort n'est qu'une transformation en une vie nouvelle plus intense. Aussi semble-t-il ici que la mort a donné la vie. Ce matin, agenouillés sur ces deux cercueils, tout près d'ici, nous pouvions voir par la pensée fleurir des lys, symboles d'une vie nouvelle. Ces lys, ce sont ces petits orphelins recueillis et dont on va cultiver les âmes pour leur conserver la pureté. Oui, l'Orphelinat Saint-Gabriel sera pour eux le

foyer retrouvé, foyer formé de charité et de dévouement.

Bénies soient ces âmes généreuses qui, avant de quitter la terre, ont inspiré cette œuvre ! Bénie soit aussi celle qui les pleure, et qui, dans son amour pour elles, ouvre aujourd'hui cette maison si belle qui va protéger de nombreuses générations d'orphelins !

Mes frères, louons Dieu de ces grandes choses, remercions-Le pour les bienfaiteurs qu'Il nous donne, prions pour la fécondité grandissante de leurs œuvres, prions pour les Filles de Marie Auxiliatrice qui viennent se dévouer en cet Orphelinat, prions pour les Fils de Don Bosco, qui seconderont les religieuses, et tous ensemble, adorons Dieu qui, pour la première fois vient habiter ce tabernacle d'où il va nous bénir.

Nous ne manquerons pas de tenir nos chers lecteurs au courant de l'apostolat et des progrès d'une Œuvre qui complète d'une façon toute providentielle l'Oratoire de Ménilmontant. C'est en effet la Maison salésienne de Paris qui achèvera d'élever les petits pupilles de l'Orphelinat Saint-Gabriel, lorsque leur âge les fera passer des mains maternelles des Filles de Marie Auxiliatrice sous la direction des Salésiens. Il suit de là que cette Œuvre salésienne de Saint-Denis, véritable et précieuse pépinière d'enfants de choix pour notre Maison de Paris, doit attirer l'attention et mériter la sympathie efficace de tous nos bienfaiteurs de la capitale et des départements voisins. C'est surtout dans sa toute première enfance que le pauvre petit orphelin a besoin du dévouement d'une seconde mère : les amis de notre Œuvre voudront bien ne pas l'oublier, maintenant qu'ils savent pouvoir procurer à leurs jeunes protégés, pour ainsi dire au sortir du berceau, le bienfait d'une éducation maternellement salésienne (1).

(1) Adresser les demandes à Madame la Supérieure de l'Orphelinat Saint-Gabriel — *Boulevard Ornano, Saint-Denis* (Seine) — ou à M. le Directeur de l'Oratoire salésien, 29 rue du Retrait, **Paris-Ménilmontant.**



LES ŒUVRES DE DON BOSCO HORS DE FRANCE

BELGIQUE

Vous pourrez, demain dimanche, de 10 h. à midi, puis de 2 à 4 h.; tous les jours de la semaine, de 2 à 4 h. aussi, visiter l'exposition des lots de la tombola des Salésiens, et, par la même occasion, l'Établissement tout entier: orphelinat, classes professionnelles, ateliers, patronage et Cercle de l'Institut de la rue des Wallons, 69, ou de la rue Jacob-Mackoy, 34.

Cette exposition y occupe, à l'étage, une grande salle de vingt mètres sur dix, éclairée par 9 fenêtres; les lots y sont étalés sur quatre tables qui semblent n'en pas finir, le long des murs ou sur ces murs mêmes, entre des trophées de drapeaux et des décorations variées. Ils sont quinze cents de tous genres, jolis bibelots, charmantes inutilités, objets de ménage, objets d'art, vieux tableaux de mérite, ouvrages délicats dans le goût le plus moderne, pièces d'étagères et pièces de mobilier, poêles, sièges, lampes, potiches, fleurs, livres, toiles, miniatures, autels, bijoux, bois, bronzes, cuivres, faïences, porcelaines.

La Chine, le Japon, les Indes, toutes les parties du monde y sont représentées.

Mais Dieu me garde de m'aventurer dans des nomenclatures où les expressions finiraient par me manquer pour désigner les choses.

Entre les lots qui obtiendront le plus de succès, exciteront le plus d'envie, vous ne manquerez pas de remarquer cette dizaine, vous lisez bien: dix bicyclettes, du système à la fois le plus solide, le plus simple, et le plus léger, auquel vient de s'arrêter pour ses vélos les plus soignés la Fabrique Nationale de Herstal — ou ce splendide piano, le don particulier de Mgr l'Evêque. N'y a-t-il pas là de quoi tenter les plus intraitables en matière de loterie?

Quant à ceux qui réfléchissent et poursuivent le

bien pour lui-même, ils n'auront qu'à donner un coup d'œil à ces bâtisses: classes, réfectoires, dortoirs, salles de travail, salles de tous genres, et de toutes destinations, deux mille mètres de superficie en constructions, pour se rendre compte de l'importance de la Maison salésienne à Liège, de la grandeur du but qu'elle poursuit, de la grandeur aussi des dépenses de premier établissement et d'entretien que cet ensemble d'institutions réclame. Le nombre des jeunes garçons, tous choisis parmi les plus abandonnés et les plus exposés, maintenant logés, nourris, dégrossis, instruits, éduqués, préparés à une carrière intellectuelle ou une profession manuelle dans l'Institut Saint-Jean Berchmans, est, à ce jour, de 157; il sera la semaine prochaine de 175. La place est prête pour en recevoir, dès qu'on en aura les moyens, deux bonnes centaines.

D'autre part, les ateliers s'ouvrent de plus en plus largement, avec les classes qui en complètent l'enseignement pratique, à des jeunes ouvriers de plus en plus nombreux: forgerons, mécaniciens, menuisiers, tailleurs, cordonniers, imprimeurs, relieurs, etc. Le Patronage, de son côté, reçoit, occupe utilement et amuse honnêtement, chaque dimanche, sa grosse centaine d'apprentis liégeois; le Cercle, tous les anciens patronnés ou pensionnaires d'autrefois, arrivés à l'âge de la milice.

Il y aura là bientôt un demi-millier de grands et petits jeunes gens de la classe ouvrière dont on fera de la sorte des travailleurs capables de gagner leur vie, des chrétiens fidèles à tous les devoirs de leur foi, des citoyens attachés à l'ordre, laborieux et reconnaissants. Convenez que tout cela mérite d'être encouragé, soutenu par les braves gens, et que risquer, au profit d'une aussi bonne œuvre, de gagner pour une pièce de cinquante centimes une bicyclette de près de quatre cents francs ou un piano de quatorze, est une tentation à laquelle, Dieu merci, bien peu résisteront.

(Gazette de Liège du 23 octobre 1898).



AMÉRIQUE DU SUD

PAMPA CENTRALE

Excursion apostolique de Mgr Cagliero.

(Relation de Don Bernard Vacchina).

(Suite) (1).

La nouvelle Rome. — Bahia Blanca et les Missions salésiennes. — Sur le Colorado. — La protection de la Vierge Auxiliatrice. — Retour à la capitale du Rio Negro.

LE voyage d'Acha à Bahia Blanca dure 16 heures et peut être classé parmi les choses les plus fastidieuses de ce monde. Que le missionnaire traverse les plaines indéfinies ou qu'il s'engage dans les collines arides de cette contrée, la même monotonie le suit partout. Le sol prend bien de temps à autre une teinte roussâtre ou blanchâtre; parfois, aussi, on rencontre de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux ou de moutons; il n'est même pas rare de voir passer devant soi une famille de guanacos, aux jambes élancées, aux prunelles fulgurantes, aux narines fumantes, et disparaître ensuite dans un tourbillon de poussière; mais sans cesse les mêmes tableaux se succèdent invariablement sous les yeux du voyageur, dont cette uniformité de nature redouble la lassitude.

Il lui arrive parfois encore de traverser

certaines localités que l'on qualifierait improprement de stations; elles offrent toutefois l'aspect de villages naissants, trop rudimentaires pour que l'on s'attarde à une chasse aux informations sur leur compte. A la dernière de ces stations pourtant, avant d'entrer dans Bahia Blanca, les cris répétés de **Nueva Roma**, lancés par le chef de la tribu, ayant frappé mon oreille, je cédai à la curiosité de connaître l'histoire de ce peuple, et je la rapporte telle que je l'entendis alors. Un impresario de Naples, après avoir embauché deux à trois cents Calabrais avec ou sans famille, est venu en ces régions fonder une colonie qu'il dénomma la *Nouvelle Rome*. Ses débuts furent prospères. En ces temps-là les communications, plus difficiles que de nos jours, étaient plus rares; Bahia Blanca était un pays de frontière confinant au territoire de Calcuturà, de Catriel, etc., et la *Nouvelle Rome* ne se trouvait pas dans de meilleures conditions. Notre impresario institua un système de gouvernement, avec police, prisons, etc., aux fins de protéger la colonie naissante contre les Indiens. Le peuple d'émigrés, n'ayant pas le frein de la religion, seul capable en définitive d'assurer la paix publique et de stériliser les ferments anarchistes, commit certains délits qui lui valurent de la part de son Gouvernement provisoire une répression très énergique. Les mêmes faits s'étant reproduits provoquèrent des châtiments toujours plus sévères, dont l'inévitable effet fut de rompre l'harmonie entre l'*impresario* et ses colons. Le gouvernement tourna à la dictature. Vint un jour où la rébellion fut générale. Le dictateur devint prisonnier; ses partisans furent fusillés; ceux qui purent se soustraire à la mort se réfugièrent à Bahia Blanca. Les citoyens de cette dernière ville, croyant avoir affaire à une bande de brigands, prirent les armes. La guerre ne s'en suivit pourtant pas. Les chefs de la révolte, réunis en conseil, décrétèrent la peine de mort contre les anciens gouverneurs

(1) Voir *Bulletin* d'août-septembre 1898, p. 206.

de la *Nouvelle Rome* réfugiés à Bahia Blanca; cette peine, mise à exécution sur un seul coupable, rétablit l'ordre et la paix dans tous les rangs.

Comme on le voit, l'histoire de la *Nouvelle Rome* a ses premières pages souillées de sang, tout comme celle de l'antique; il ne reste qu'à souhaiter qu'elle rivalise avec l'ancienne de gloire et de prospérité.

Vers les 5 heures de l'après-midi, nous étions déjà rendus à notre Collège de Bahia, où nos chers confrères nous reçurent chaleureusement, avec leurs 300 élèves tout rayonnants de joie. Ils exécutèrent sous nos yeux une intéressante série d'évolutions gymnastiques, avec une perfection de praticiens rompus au métier militaire: c'est là une partie de leur programme officiel.

La lecture du *Bulletin salésien* de ces derniers temps laisse, à mon avis, une fâcheuse impression de silence et de ténèbres sur les progrès dont notre Mission de **Bahia Blanca** est le théâtre. Elle est pourtant l'un des principaux centres d'où l'action salésienne rayonne au loin avec le plus de fécondité. Les faits sont là pour appuyer mon dire. En 1885, Mgr Cagliero y était de passage le jour de l'Épiphanie. Après que l'on eut mis toutes les cloches en branle, et attendu patiemment de longs quarts d'heure, deux fidèles assistèrent seuls à la messe. En 1887, Mgr Azeiros, archevêque de Buenos-Ayres, vint y prêcher une mission avec plusieurs hommes apostoliques. Sa Grandeur fut navrée: les missionnaires ne réussirent point à recruter un auditoire, et le vénéré P. Aguilar, de la Compagnie de Jésus, me raconta depuis qu'il eut toutes les peines du monde à déterminer un seul homme à se confesser. En 1890, au cours des seize jours que je passai à Bahia, j'eus connaissance de onze homicides accomplis en ce peu de temps. Il me faudrait aussi mentionner les loges maçonniques et les sociétés coopératives laïques; l'enseignement, *a fortiori*, est exclusivement laïque. En somme c'est une Mission scabreuse et périlleuse.

La Société salésienne en a assumé la charge en 1889, et Mgr Cagliero y envoya Don Michel Borghino, de Vigone, qui se révéla vraiment l'homme providentiel, d'un caractère tout à fait *ad hoc*.

En même temps que son obéissance, Monseigneur lui adressait une belle croix, avec cette légende prophétique: *In hoc signo vinces*; et de fait les victoires se succédèrent nombreuses et éclatantes sur les menées des

sectes et contre les illusions de quelques libéraux.

L'Œuvre salésienne, par la bénédiction de Dieu, a porté ses fruits. Les Sœurs de Marie Auxiliatrice ont un Établissement important qui abrite à lui seul 400 pensionnaires; le nombre des enfants du Patronage s'élève jusqu'à 600 les jours fériés. Les Salésiens, outre la paroisse, desservent une autre magnifique église, celle de N.-D. de Pietà, à l'ombre de laquelle ils ont fondé une école. Le grand Collège **Don Bosco** recueille 300 élèves et voit son Patronage bien fréquenté. Les études y sont en honneur, et avec l'étude fleurissent la piété et la vertu. Ajoutez à cela que les œuvres catholiques y sont relativement nombreuses: citons, pour ne mentionner que les principales, celle des Ouvriers catholiques, les Conférences de Saint-Vincent de Paul, l'Union des Dames du Sacré-Cœur, la Congrégation des Enfants de Marie et la Confrérie de Saint-Louis de Gonzague, toutes florissantes et réalisant un grand bien.

En 1894, Mgr Espinoza, évêque titulaire de Tibériopolis, voulut donner une autre mission; les communions des seuls pères de famille atteignirent le nombre de 500; on m'excusera dès lors de sous-entendre que celles des femmes et des enfants furent bien autrement nombreuses.

Pour mon compte, je souscrirai volontiers à la parole du vénérable missionnaire du Sacré-Cœur, le vaillant Père Lapizt, qui ne craignait pas d'avancer qu'il ne s'écoulera pas beaucoup de temps avant que Bahia Blanca ne devienne l'une des principales églises du diocèse de la Plata.

Puisse le Seigneur agréer nos désirs!

Après huit jours de repos, nous reprenions notre route, cette fois vers Fortin Mercédès, sur le fleuve Colorado, pour visiter notre nouveau Collège de Saint-Pierre. Ce modeste Établissement me remettait en mémoire les humbles débuts de l'Oratoire; le personnel en est on ne peut plus réduit et les enfants ne sont pas encore légion; la pauvreté y règne en souveraine. Mais la position topographique de cette Mission lui présage un brillant avenir, et promet d'en faire un centre des plus importants. Elle est assise sur une petite colline dont la pointe est très peu accentuée: elle voit se dérouler à ses pieds le courant majestueux du Colorado, avec son double ruban de saules. De la cour on peut jouir d'une vue panoramique très étendue et des plus captivantes. Mais les intempéries que force nous est d'y essayer — tantôt le froid

glacial, tantôt le souffle suffocant du désert — peuvent vous donner une idée du revers de la médaille.

J'ai rencontré sur les bords du Colorado les Sœurs de Marie Auxiliatrice, qui y entretiennent un Orphelinat, et sont, comme partout, le renfort des Missions. Notre séjour au Colorado fut de courte durée. Si nous avons pu revenir tous sains et saufs, nous le devons uniquement à Marie Auxiliatrice.

résolument, rafraîchit d'une douche le cerveau échauffé de notre homme. Ce dernier, au paroxysme de la rage, se trouve d'un bond auprès de la religieuse, qu'il empoigne, secoue, renverse, rudoie et brutalise avec la férocité native d'un fils du désert. Aux premiers cris poussés par la pauvre Sœur, accourt d'abord le jardinier de la maison..... Monseigneur, qui ne faisait que d'achever son sermon, vola aussitôt sur les lieux: il se



Les premiers élèves de l'Oratoire salésien de N.-D. des Sept-Douleurs (Bahia Blanca).

Comment donc? Le voici. Le jour même de la fête de la Présentation, un homme de puissante carrure, mais à la mine peu rassurante, pénétrait, par-dessus le mur d'enceinte, dans la cour des Sœurs. Il commença à vomir contre elles un torrent d'injures et de paroles immondes. La Sœur Directrice se trouvait seule en ce moment dans la Maison; les autres accompagnaient les élèves au sermon. Elle fait d'abord une verte réprimande à ce vilain garnement, le supplie même de mettre un terme à ses quolibets outrageants. Le drôle ne voulant pas entendre raison, la Sœur, à bout de patience, s'empare d'un seau d'eau qu'elle trouva sous la main, et,

chargea à son tour de donner une leçon au personnage mal élevé: ce qui n'était pas fait pour mettre fin à la scène. Une Sœur témoin du scandale accourt affolée à la résidence des Salésiens. Le Directeur et moi la suivons en hâte; nous nous rendons maîtres de ce forcené, le garrottons solidement et le confions aux soins d'un officier de police, providentiellement de passage en ce lieu, distant de 200 km. de tout poste d'agents.

C'est en vain que je conseillai au fonctionnaire de ne point débarrasser ce bandit des chaînes qui le ligottaient. Quand on voulut passer aux perquisitions et le fouiller, le malheureux tira un coutelas affilé et se mit

à poursuivre l'officier. Déjà l'assassin brandissait son arme sur la tête du fonctionnaire renversé à terre dans son affolement, quand ce dernier, se voyant perdu, porta la main à son revolver et d'un premier coup lui fracassa la mâchoire, juste châtiment pour cette bouche immonde; il lui tira un deuxième coup dans le ventre. Au bruit de cette double détonation, deux soldats accoururent, pour ne ramasser qu'un cadavre qu'ils transportèrent dans une maison voisine. Le châtiment est de Dieu; mais quel eût été notre sort à nous, si l'assassin, dans les premiers moments, se fût servi de son arme? Oh! qu'elle est utile et efficace la protection maternelle de la Très Sainte Vierge!

Le bruit de cet attentat se répandit rapidement à travers les *estancias*, et beaucoup de colons vinrent présenter leurs condoléances à Monseigneur et aux Missionnaires. Il est à espérer que, grâce à l'influence de tous nos dévoués bienfaiteurs, l'autorité publique pourvoira à la sûreté de Fortin Mercédès contre tant de malandrins qui se plaisent trop souvent à molester ses paisibles habitants.

Notre Maison de Saint-Pierre se trouve dans un terrain de pâturages admirablement situé, d'une superficie de 45 km. c. où l'on peut voir paître plus de 100,000 moutons, 15,000 chevaux et une quantité indéfinie de bêtes à cornes et de porcs. La chasse étant en ce pays chose défendue, il n'est pas rare d'y voir se mêler des troupeaux de guanacos, de chamois, etc. En 1892, je donnai une mission à plus de 500 bergers de cette contrée, et j'ai eu lieu de m'édifier sur l'humanité des patrons. Tout homme pauvre et besogneux trouve là travail et protection, et la viande est distribuée gratuitement à tout ce peuple. Nos Confrères de Mercédès n'ont que la peine de désigner l'animal qu'ils veulent faire abattre, et s'ils désirent du lait, ils peuvent en toute liberté aller directement le demander

à la vache. Les patrons sont les MM. Luro, représentés par un régisseur appelé D. Pierre Loyato, honnête homme, ami sincère et protecteur des Salésiens.

Le 24, nous étions de retour à Viedma. Nous y arrivâmes le matin du jour suivant, et nous fûmes reçus sur le quai du Rio Negro par quelques autorités et par une bonne partie de la population, ainsi que par toutes nos écoles. Accompagnés au son de la musique, nous arrivons à l'église, où nous nous empressons de remercier Dieu de tous les bienfaits reçus et pour tous les malheurs évités. Ensuite, suivis de tous nos chers Confrères, de nos amis les plus intimes, nous échangeons quelques paroles de bienvenue dans une salle spacieuse de l'Établissement central de la Mission. Depuis six mois, Monseigneur en était absent pour cause de voyages apostoliques au milieu des sauvages et des civilisés; pour moi, il n'y avait pas moins d'un an déjà que je n'avais vu mes bien-aimés Confrères de Viedma. Oh! *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* J'aimais à l'éprouver après avoir si longtemps vécu parmi des visages tous les jours nouveaux.

Tel est, bien-aimé Père, notre compte rendu. Puisse-t-il apporter sa part de consolation à votre cœur paternel et à celui de tous nos vénérés Supérieurs, auxquels je présente mes hommages de respect et mes vœux les plus sincères, ainsi que ceux de tous nos Confrères du Rio Negro. Et vous, bien-aimé Père, daignez nous bénir tous, mais d'une façon toute spéciale le pauvre soussigné, qui en a si grand besoin, vu la situation nouvelle et critique dans laquelle il se trouve.

Votre fils très obéissant en N.-S. J.-C.

BERNARD VACCHINA,
prêtre de Don Bosco.





La C*** ce 6 janvier 1898.

Sauvée contre tout espoir.

Nous étions encore dans la douleur de la perte de notre plus jeune enfant, lorsque nous vîmes l'aînée, l'unique survivante, conduite en quelques jours par une maladie foudroyante aux portes du tombeau. Le docteur ne venait plus que pour nous préparer à l'heure de la séparation. Ne pouvant plus compter sur les ressources humaines, nous avons tourné des regards pleins de confiance vers Celle qui reste toujours le puissant et suprême Secours dans toutes les causes désespérées: nous avons consacré notre enfant à Marie Auxiliatrice, La conjurant de conserver à notre amour notre chère agonisante. La malade éprouva soudain un mieux sensible. Une rechute ébranla notre confiance. Une deuxième neuvaine fit rentrer, et cette fois résolument, la pauvre malade dans la voie de la guérison. Aujourd'hui elle se trouve parfaitement rétablie, et, au témoignage du docteur lui-même, elle doit à la Madone de Don Bosco un cierge des plus gros, pour s'être miraculeusement tirée de cinq maladies dont chacune d'elles eût été capable à elle seule de nous l'enlever (fièvres muqueuses, fluxion de poitrine, bronchite aiguë, broncho-pneumonie, entérite).

M. et M^{me} S.***

L*** (Portugal) ce 21 janvier 1898.

A l'article de la mort.

Un pauvre moribond auquel je m'intéressais vivement allait mourir dans l'impénitence finale. Aucun signe de repentir ne venait témoigner du succès de toutes les exhortations qu'on lui faisait. En désespoir de cause je recommandai cette âme à Marie Auxiliatrice. Elle eut compassion de cet infortuné, lui toucha le cœur et lui obtint la grâce inestimable d'une sincère conversion.

G. M.***

C*** ce 25 janvier 1898

Santé recouvrée.

Dans le courant du mois d'août dernier, ma nièce fut atteinte d'une fièvre typhoïde qui la mit, quarante jours durant, entre la vie et la mort. Le médecin ne nous donnait aucune espérance. La famille entière se réunit alors dans un même sentiment de confiance

et s'adressa, dans une neuvaine de prières, à la Madone de Don Bosco.

Nous venons aujourd'hui même d'obtenir la guérison si ardemment souhaitée. Je vous adresse, pour le Sanctuaire de Turin, l'offrande promise au cas où nous aurions été exaucés, et je vous prie de vouloir bien publier cette faveur dans votre *Bulletin*.

E. M.***

R*** le 2 février 1898.

Stella maris!

Mille remerciements à N.-D. Auxiliatrice pour les nombreuses faveurs spirituelles et temporelles qu'Elle a daigné nous accorder, entre autres pour l'heureuse issue d'un voyage à travers l'Océan.

X. B.***

M*** février 1898.

Marie Auxiliatrice chez les Sœurs de la Charité.

Ma bonne mère, une de vos bonnes Coopératrices de Saint-Etienne, souffrait depuis bientôt quatre mois d'une fièvre typhoïde très compliquée. Toute la communauté et notre cher hôpital implorèrent de la Madone de Don Bosco le rétablissement d'une si précieuse santé. Aujourd'hui nous avons la joie de voir notre vénérée malade hors de tout danger. Nous croyons ne pouvoir mieux témoigner notre reconnaissance au bon Jésus et à sa divine Mère qu'en demandant la publication de cette première grâce dans le *Bulletin*.

Sœur V.***

T** 15 juin 1898.

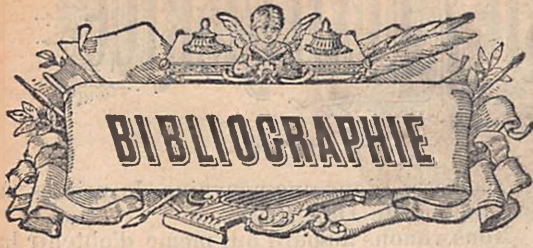
Série de grâces.

Nous sommes heureux de nous reconnaître redevables à Marie Auxiliatrice des grâces suivantes, obtenues après avoir imploré son intercession:

1. Un jeune père de famille conserve son emploi au milieu de circonstances critiques;
- 2. Un jeune homme subit avec succès l'examen qui devait lui ouvrir une carrière;
- 3. Un chrétien oublieux de ses devoirs consent enfin à la communion pascale, qu'il avait jusqu'alors refusé de faire.

Δ.***

Vienne (Isère): Reconnaissance à Marie Auxiliatrice: 5 francs.



Veillées Historiques et Patriotiques. — *L'Œuvre des Aïeux*, par M. l'Abbé CHAMPD'AVOINE.

Véritables étrennes pour les jeunes gens, pour tout cœur français, que cet ouvrage qui retrace, d'une façon si vivante et si instructive, les grandes choses créées par nos aïeux : nos richesses, nos gloires, nos traditions nationales, cet héritage sacré que nous avons à défendre et à conserver !

Il est le fruit de recherches considérables que l'auteur, M. l'abbé CHAMPD'AVOINE, a condensées dans des chapitres, où l'intérêt et la vie croissent sous les faits, les personnages et les rapprochements du présent avec le passé. Tels sont les chapitres : *la Charrue, l'Industrie, les Lettres, les Beaux-Arts, l'Épée, etc.*

Dans ces pages historiques, on suit et on aime ces aïeux qui ont travaillé pour nous ; on assiste à la création et au développement de notre vie nationale, à ces patients et gigantesques travaux qui ont fait la France ; en un mot, on respire ce souffle de Foi et de Patriotisme qui animait nos glorieux ancêtres. — Aussi l'auteur a-t-il cent fois raison d'affirmer que la France est une œuvre de Foi.

L'Épilogue, conclusion d'une saisissante et véridique actualité, est une courageuse leçon donnée par un vieil aïeul à notre génération contemporaine, qu'il rappelle aux grands principes qui ont fondé la Patrie.

Enfin, l'Appendice sur le général Chanzy, qui se relie à l'ouvrage, est une de ces pages réconfortantes et vibrantes, où l'auteur nous montre un véritable héros, héritier des vertus des aïeux et du chevalier chrétien.

Ces Veillées historiques et patriotiques, de saine et gauloise race, sont un livre de famille ; d'une lecture facile et attrayante, elles doivent être entre les mains de nos jeunes gens, entre les mains de tous, aujourd'hui surtout où la Patrie, plus que jamais peut-être, a besoin d'être bien connue, aimée et servie par tous ses enfants.

Ajoutons que la Maison TOLRA, de Paris, n'a rien négligé pour que la beauté de l'édition, — riche format, magnifiques dessins, — répondît à la beauté du sujet.

Aussi le premier mille a-t-il été rapidement enlevé en quelques jours. — Heureusement, M. l'abbé CHAMPD'AVOINE s'était réservé le deuxième mille. — Il le donne à Nice, dit-il, ville aussi française que charitable, au profit d'une Œuvre chère à tous les Niçois, l'Œuvre de Don Bosco. — Nice : *Patronage Saint-Pierre*, 1, *place d'Armes*. — Prix : broché 3 fr. 50. — Relié, 5 fr.

Le Concordat de 1801 au Prétoire, par Léon Roland, ancien magistrat à Toulon (Var). — Brochure de 30 pages — (Prix 0, 30 — franco 0, 35 — le cent 20 f.). — Toulon, Oratoire su ézien, Cité Montéty.

L'un des plus habiles moyens que les ennemis de l'Église aient de nos jours employés contre elle, c'est d'avoir proscrit des rues les pompes extérieures du culte ; le but tend à soustraire définitivement les masses populaires à la pensée du divin, et de les matérialiser foncièrement, en ne les vouant plus qu'aux fêtes profanes.

Or le droit que s'arrogent bon nombre de maires d'interdire les processions est-il légal ? ont-ils qualité pour agir en matière de culte ? M. Léon Roland répond à ces questions dans l'incisive et substantielle brochure que nous signalons.

Cette étude juridique se recommande à l'attention des juristes par la nouveauté des aperçus ; elle devrait être surtout aux mains de tous les curés, aussi bien que des simples fidèles, pour leur révéler leurs droits.

En un style éminemment clair et pour ainsi dire lapidaire, l'auteur y établit d'une façon irréfutable l'incompétence absolue des maires en matière de culte ; ses conclusions, appuyées d'un intéressant arrêt de la Cour de Cassation, résument la substance de sa thèse :

1^o. La loi concordataire de germinal ne comporte ni ingérence du pouvoir judiciaire, ni sanction pénale ;

2^o. La répression pénale que repousse cette loi ne saurait être obtenue par voie détournée, à l'aide d'arrêtés pris par les maires ; ce serait placer le pouvoir des maires au-dessus de la plus solennelle de nos lois, plus haut que la signature de la France, qui s'est engagée d'honneur envers l'Église à restituer à son culte public une entière liberté ; ce serait leur reconnaître le droit intolérable de radier d'un trait de plume l'article premier du Concordat.

Le Dimanche de la Jeune Fille. — Publication hebdomadaire, approuvée par Mgr l'Archevêque de Cambrai. — 16 pages in-8^o, bon papier, 1 gravure. Prix de l'abonnement : 3 fr. et 3,50. — Maison Saint-Joseph, 293, rue Solferino, Lille (Nord) — Un N^o spécimen est envoyé gratuitement sur demande.

Cette petite publication semble appelée à rendre de grands services dans les paroisses, spécialement aux jeunes filles des Congrégations de la sainte Vierge et des réunions dominicales, ainsi qu'aux élèves des pensionnats. Chaque N^o contiendra une **Causerie**, très pratique et tout à fait appropriée au public auquel s'adresse le Directeur, puis une série d'articles intéressants, instructifs, moraux, religieux, avec une charmante histoire — qui ne sera jamais un roman. Il y a là une nourriture abondante pour l'intelligence et pour l'âme, un passe-temps des plus agréables, procurant par surcroît édification, encouragement, direction. Le **Dimanche** paraît destiné à devenir pour les familles chrétiennes le « *Messager des bons conseils* » et « *l'Ami du foyer* ».

Les 52 N^{os} de l'abonnement annuel (830 pages compactes) contiendront la matière de 3 vol. in 8^o, avec illustrations.